

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

« Le plus court croquis me paraît plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adressez toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'EXCELSIOR
28, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. Wagram 57-44 57-45
Adresse télégraphique: EXCEL PARIS

Abonnement (du 1^{er} au 31 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. 6 Mois: 18 fr. 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 40 fr. 6 Mois: 20 fr. 3 Mois: 12 fr.
Les abonnements sont traités dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

L'OFFENSIVE RUSSE SE DÉVELOPPE AVEC SUCCÈS



Des détails complémentaires parvenant de Russie relativement aux récentes victoires remportées par nos alliés sur les fronts de Galicie et de Bukovine prouvent que l'offensive russe a ajouté avec éclat aux premiers résultats obtenus dès le début de l'action. Plus de 25,000 Autrichiens ont été faits prisonniers depuis lors, sur un front de 200 kilomètres et de nombreux canons, mitrailleuses et munitions ont été pris à l'ennemi.

LE CRI D'UN PEUPLE

Dans un tramway genevois qui me transportait, la semaine dernière, de Carouge à la rue de Berne, deux ouvriers, à côté de moi, parlaient de l'évasion de Gilbert, que l'on venait d'apprendre. Allait-il, cette fois encore, être repris, ou bien réussirait-il à passer la frontière ? C'était le sujet de la conversation.

— En tout cas, dit l'un des ouvriers, je ne voudrais pas être le gendarme *forcé* de l'arrêter.

A Genève, comme à Lausanne, comme à Neuchâtel, comme à La Chaux-de-Fonds, comme en maints endroits de la Suisse alémanique même, cette réflexion traduit exactement le sentiment populaire à l'égard de la France. On souhaite ardemment sa victoire; on n'en doute pas, on ne permet à personne d'en douter. Mes deux compagnons de tramway étaient non pas des Savoyards (il y en a 38.000 à Genève), mais de purs Genevois du commun. Impossible de s'y méprendre; ils avaient le bon accent !

Si des intellectuels en petit nombre et des commerçants soucieux de leur intérêt immédiat sont germanophiles ou *neutres*, ce qui n'est pas du tout la même chose que *neutres*, le peuple suisse, lui, est en masse favorable à la France, et il n'a pas un seul moment cessé de le témoigner, depuis le début de la guerre. On ne compte plus les preuves de son dévouement qui ne s'est pas répandu en paroles seulement, mais dont les actes demeurent.

M. Benjamin Valletton, qui a versé aux œuvres s'occupant des soldats aveugles français, belges, polonais serbes et arméniens, la somme de cent dix mille francs, produite par cent trente-quatre conférences données en Suisse romande, ainsi qu'à Berne, Bâle et Zurich; M. Valletton insiste beaucoup sur ce fait que les humbles, voire les très humbles, ont contribué à ce résultat dans une proportion considérable. Il cite des lettres accompagnant une obole, et des mots admirables, tel celui de ce paysan vaudois qui craint de n'avoir pas assez donné, fait six kilomètres au sortir de la conférence et rapporte chez lui deux pièces de cinq francs, en disant : « Voilà... ça décharge toujours un peu ! »

Le passage des internés civils et des évacués en Suisse, n'a pas laissé de moins durables souvenirs. Je suis allé rue de Berne, à Genève, causer avec l'homme qui en reçoit là près de quatre-vingt-dix mille, secondé par sa femme Mme Edouard Audéoud, par Mlle Lucie Achard, le docteur Jean Késer et trois cent cinquante collaborateurs tous plus empressés les uns que les autres.

Le premier convoi arriva le 24 octobre 1914. Il s'en est succédé trois cent quatre-vingt-trois depuis ! Vingt mille hommes, quarante-cinq mille femmes, trente-deux mille enfants, parmi lesquels plus de dix mille au-dessous de quatre ans, ont défilé dans cette école de garçons convertie par M. Audéoud en asile de jour, avec infirmerie, salle de douches, réfectoire, vestiaire, chambre de repos, crèche, que sais-je !

Tout avait été prévu... et les quatre-vingt-dix mille fiches d'identité conservées au bureau constituant des archives parlantes. Elles vont, ces fiches, d'une enfance à l'autre, je veux dire d'un nouveau-né âgé de sept jours, à un vieillard de quatre-vingt-quinze ans !

Les malheureux rapatriés ne faisaient que passer à Genève. Ils étaient aussitôt dirigés sur Annemasse; mais leur temps d'arrêt n'était pas perdu. On les restaurait, on les nettoyait, on les chaussait, on les rhabillait des pieds à la tête. Le comique et le navrant alternaient. Des paysans du Nord, qui n'avaient jamais pris un bain, manifestaient leur terreur de l'eau; et l'on voyait des enfants couverts de vermine et de plaies dont les croûtes tombaient avec les linges auxquels elles adhéraient !

— Voici la chambre où l'on mettait les fous, me disait M. Audéoud.

— Il y en avait donc, parmi ce cortège de victimes innocentes ?

— S'il y en avait ? Hélas !... L'infirmerie, pendant un an, a soigné six mille quatre cents malades. Il n'en est mort que quinze à l'hôpital de Genève.

Tout a été dit... notamment par Mme Noëlle Roger dans ses émouvants *Carnets d'un témoin*, — sur la procession lamentable des évacués à travers la Suisse et sur l'accueil enthousiaste que leur firent les populations de Schaffhouse, Zurich et Genève, sans parler des ovations en cours de route ! C'était bien le cri d'un peuple qu'entendaient, à toutes les stations du trajet, les rescapés des camps de concentration allemands; le cri du peuple suisse qui, sans doute, pensait : « Nous pourrions être à la place de ces pauvres gens, si l'envahisseur avait décidé de violer notre pays plutôt que la Belgique ! »

De ce point de vue, il n'est pas étonnant qu'internés civils, évacués, grands blessés échappés, et les 8.000 soldats prisonniers malades, pré-

sentement soignés et choyés en Suisse, aient tous, aux yeux de l'Helvétie, le visage de la France. C'est pour le droit des petits peuples à la vie et à l'indépendance, que la France combat aujourd'hui : elle combat donc implicitement pour la Suisse, et celle-ci l'a senti. Six mille de ses enfants l'ont également compris en s'enrôlant dans nos armées.

Les femmes n'ont pas été les dernières à tendre vers nous leurs mains généreuses. Elles ont, dans les camps où nos soldats sont internés, manquant de tout, des milliers, je dis bien, des milliers de filets, auxquels elles produisent trois mille paquets par semaine ! Des ouvrières, des domestiques, mairaines au cœur apitoyé, se privent du nécessaire pour procurer un soulagement, une douceur, à des prisonniers qu'elles ne connaissent que de nom !

C'est très beau. Je sais des choses plus belles encore que je ne puis dire, pour le moment, sans inconvénients, mais que je raconterai plus tard. Je croyais que le sentiment populaire réclamait un stimulant en notre faveur. Il n'en a pas besoin. Chacun des soldats et des civils français qui séjourne en Suisse ou qui la traverse depuis bientôt deux ans est pour nos excellents voisins une incomparable image de propagande et de pitié !

Lucien Descaves.

Ce que l'on dit

En attendant...

... Supposons que nous apprenions un matin que le kronprinz a mis, par mégarde, le nez sur une torpille aérienne — ça ne lui arrivera pas, parce qu'il est remarquablement prudent — et qu'il en est mort. Le premier mouvement des Français serait de lire le *faire-part* que nous enverraient les journaux allemands avec une grande satisfaction. Le second, qui viendrait très vite, parce qu'ils ont quelque chose de vif et de presque spontané dans l'intelligence, serait de penser que cette mort ne change absolument rien aux conditions présentes de la guerre en Europe, et que cette guerre continuera comme auparavant.

Ce n'est pas le kronprinz qui a été tué par une torpille ou une mine, c'est le général Kitchener. Ce sont donc les Allemands qui vont se réjouir obéissant à cet instinct général des masses populaires qui est d'applaudir à la mort d'un ennemi. Et ils se réjouiront même plus longtemps et avec plus d'éclat que nous ne ferions, parce que leurs réactions mentales sont plus lentes. Mais il n'en sera pas moins vrai que l'Angleterre ne se trouve en aucune façon affaiblie par la fin brusque et tragique d'un de ses chefs.

Le principal mérite de Kitchener avait été, connaissant à fond les ressorts de l'âme anglaise, d'organiser le système des engagements volontaires : et ce sera sa gloire, solide et durable, d'avoir fait sortir de la sorte du vieux sol britannique trois millions de soldats.

Mais, à cette heure, le système des engagements volontaires a fait place à celui de la conscription, qu'il avait préparée et rendue inévitable. L'œuvre de Kitchener était accomplie. S'il eut le temps, au cours de la brève catastrophe où il a perdu la vie, de voir venir son destin, il a pu se dire fièrement : « Je ne regrette rien : Vire l'Angleterre ! »

Pierre Milles.

Nous subissons en France une infinité de petites crises d'une importance assez relative pour qu'on ne songe point à les conjurer : par exemple la crise du verre. On répète à tout venant qu'on n'en fabrique plus faute de main-d'œuvre et que les usines chôment. Casser les vitres est maintenant un luxe dont les ménages qui n'ont pas été séparés usent rarement.

Mais voici une petite histoire qui, répétée à des milliers d'exemplaires, peut donner une autre clef de la crise du verre :

Il y a un an, un amateur de vins possédait dans sa cave cinq cents bouteilles vides. L'heure n'étant point propice aux achats de vin, le propriétaire des bouteilles les offrit, au prix de trois francs le cent, au directeur d'une grande maison d'alimentation.

Sa lettre resta sans réponse.

Mais dernièrement, le monsieur aux bouteilles reçut de ladite maison d'alimentation, une lettre-circulaire. Il y était dit en toutes lettres que, vu la rareté du verre, ladite maison se recommandait à ses clients pour que lui soit réservé — c'est le cas

de le dire — leur fonds de bouteilles qui seraient facturées au prix de quinze francs le cent.

L'amateur de vins qui ne songeait tout d'abord qu'à débarrasser sa cave, se résigna sans peine à empocher un petit bénéfice de soixante francs.

Il y en a, sans doute, des milliers comme lui. Et nous souffrons de la crise du verre, c'est que beaucoup d'épiciers ont maladroitement géré leurs affaires.

Depuis le débat de mardi, le bureau de la Chambre et la questure se disposent à prendre toutes les mesures utiles pour assurer, le 16 juin, le secret des délibérations. On cadenassera, dit-on, ce jour-là, toutes les portes des issues qui donnent dans les Pas-Perdus où se tiendront les journalistes; tous les accès aux tribunes seront rigoureusement gardés.

Et les journalistes qui, depuis le début de la guerre, voient les couloirs quotidiennement envahis par une foule d'inconnus qui n'ont avec la presse que de vagues et incertains rapports — mais munis de cartes régulières devant lesquelles les huissiers doivent s'incliner — se demandent si ce ne serait pas là l'occasion unique de procéder à une épuration qui s'impose ?

Pourquoi, disent-ils, le bureau de la Chambre, soucieux d'assurer le secret du comité, ne profiterait-il pas de la circonstance pour procéder à une sévère révision des cartes, de manière à étendre la surveillance aux Pas-Perdus où les seuls journalistes devraient avoir le droit de circuler ?

Il serait temps, en effet, de purger les couloirs du Palais-Bourbon où l'on voit trop souvent des figures dont rien ne justifie la présence en ces lieux.

La mode, d'ailleurs pratique, de la robe courte supprime un des plus jolis gestes de la Parisienne et qui décelait souvent la qualité ou l'esprit d'une femme : le geste de retrousser la robe pour marcher vite, descendre du trottoir, monter en voiture...

La tournure laissa-t-elle au moins une nouvelle façon de se retrousser : les jeunes femmes ne ramenaient plus leurs robes sur le côté, mais d'un petit coup les remontaient par derrière, sur les talons...

Sous Louis XIV, pour la révérence, les dames de la cour retroussaient leur robe par devant, en la pinçant au-dessus des genoux, ce qui fit attacher l'étoffe, à cette place, par des « choux » ou des nœuds de rubans, sous Louis XV et Louis XVI, pour le menuet...

Las ! la robe courte enlève aux Parisiennes le geste charmant qui tenta le crayon des artistes et la plume des poètes...

C'était aux abords de la gare de l'Est, l'autre dimanche. Madame et bébé entraient chez eux. Mais bébé — un môme de cinq ans — traînait terriblement la patte.

— Z'ai mal aux zambes, geignait-il, quand madame le grondait.

Soudain passe un magnifique poilu qui le heurte involontairement. Le poilu est si grand et bébé si petit que bébé tombe et s'étale de tout son long. Inquiet, sa maman le relève et lui demande si « le soldat » lui a fait du mal. Et bébé de répondre :

— Oh ! non, il ne m'a pas fait mal... c'est un papa. Et tout à fait guéri, bébé retrouva ses jambes.

Et l'on éternue toujours...

« On », ce sont les victimes de ce petit mal sans danger, mais non sans désagrément et appelé « le rhume des foins ».

En ce moment, depuis le 15 mai et jusque pour le 15 juillet, des centaines de mille de personnes éternuent deux ou trois cents fois par jour.

Le foin n'y est pour rien. La cause est profonde, selon certains médecins; locale, selon les autres.

En tout cas, on n'en a pas encore trouvé la guérison.

A Londres, où il fait plus chaud qu'à Paris, et où il y a bien plus de poussière, quatre-vingt-dix personnes sur cent sont atteintes de la fièvre des foins et tout la fortune des marchands de mouchoirs, des blanchisseuses et des pharmaciens.

Car on a inventé un millier de remèdes, mais tous plus inefficaces les uns que les autres. Un de nos collaborateurs a donné ici même, il y a deux ans, une longue et pittoresque chronique sur le *Club du Rhume des Foins* de Londres et ses bizarres remèdes.

Un poilu retour du front, et qui les avait essayés tous, me disait, désolé, et mouchoir à la main :

— J'ai subi aussi les gaz asphyxiants... J'avais pensé qu'ils chasseraient mon rhume : pas même. Il faut vivre avec lui...

Le Veilleur.

LE FRONT DE PARIS

Les mystères de l'au-delà

Figurez-vous que ma cousine Charlotte — elle aussi — fait tourner les tables, maintenant!

Je l'ai connue sceptique, et voire irrévérencieuse à propos des tables tournantes, voltigeantes et parlantes. Je l'ai entendue de mes oreilles qui se moquaient des pythoïsses, des voyantes et du maître de café. Au commencement de la guerre, elle tenait même ces curiosités pour lâcheusement frivoles et presque coupables, en tout cas déplacées, alors qu'il s'agissait d'un sujet si grave: en quel cas, elle n'avait pas tort.

Or, comment se fait-il qu'elle ait à tel point changé d'avis?... C'est que sa nouvelle loquacité ne paraît pas une plaisanterie. L'autre soir, après le dîner, chez elle, voici brusquement qu'elle s'adresse à une autre jeune dame, charmante aussi, qui se trouvait là, et du ton le plus convaincu, solennel, quasi-religieux:

— Et à présent, nous allons questionner la table!

Mais, dit, aussitôt décide. Elles vont toutes deux quérir un méchant guéridon de quatre sous, en bois blanc très léger, s'installent de chaque côté, prennent un visage horriblement sérieux, presque farouche, et imposent leurs mains, leurs fines mains aux ongles éblouissants sur l'humble meuble.

Adieu d'un instant, quelle n'est pas ma stupéfaction en entendant Charlotte moduler d'une voix à la fois impérieuse et pleine de caresses:

— Veux-tu venir, esprit?... Allons, ne te fais pas prier, viens tout simplement, voyons... Est-ce toi?... Ah! il me semble que te voici...

En effet, à force d'imposer les mains sur la table, et par conséquent de la pousser, celle-ci bougeait, penchait même d'un côté.

— C'est toi? Bien, esprit, bien... Dis-nous maintenant quel jour le kronprinz sera pendu... Et quel mois?... Et le vieux François-Joseph?... Est-ce une nourrice napolitaine ou une nurse anglaise qu'on lui donnera après la guerre, pour le soigner et le promener?

Stupéfait, je ne pus m'empêcher de demander à ma cousine:

— Mais, Charlotte, savez-vous au moins quel esprit vous communique des détails aussi précis?

Elle me répondit sans hésiter:

— C'est Dalila.

Je demeurai muet de respect, comme on le peut croire: Dalila... Peste, Charlotte!

Mais ce n'est pas tout. Ma cousine nourrit aussi des relations suivies, et d'ailleurs dispendieuses, non moins que mystérieuses, avec une pythoïsse d'un très grand talent, paraît-il. Cette femme extraordinaire lit dans l'avenir, après s'être endormie un moment, un seul moment: et il suffit qu'on le préfère pour qu'elle déchiffre également tous les secrets des ames. Ainsi, elle n'ignore pas la date exacte de la fin de la guerre: toutefois, par patriotisme, et afin de ne causer ni fausse joie, ni déception, elle se refuse à la révéler. Elle connaît la loyauté, la fidélité, ou au contraire les mensonges de tous ceux et celles qui la consultent: seulement elle se tait encore sur ces points délicats par scrupule et générosité pure.

Sauf quelque discrétion bien naturelle, ajoute Charlotte, cette pythoïsse est inouïe. Elle sait le temps qu'il fera l'hiver prochain, s'il y aura de la boue en juillet dans les tranchées, si l'on est de tempérament nerveux ou calme, si l'on aime les militaires, comment et où l'on voudrait voir la paix signée, le nombre d'amourettes que l'on a inspirées depuis l'âge de raison; elle vous apprend à quel âge on deviendra plus mélancolique, etc... Elle est prodigieuse, réellement prodigieuse!

— Votre devineresse vous a-t-elle dit, Charlotte, que vous prendriez peut-être quelques rides avec le temps, et que vous finiriez un jour par avoir certains cheveux gris par-ci, par-là?

— Ici, toutefois, j'ai dû vexer ma cousine, car elle m'a répliqué sèchement:

— En vérité, mon cher, je ne sais pas qu'on ait l'habitude de consulter les pythoïsses sur des matières aussi futiles.

Puis d'un air encore plus pincé:

— Je ne sais pas si vous avez de l'argent à perdre, vous: mais cette devineresse me coûte cinq fois les dix minutes, et quant à moi, je n'ai pas les moyens de gaspiller, en temps de guerre.

Marcel Boulenger.

Un contre-torpilleur coulé

Le contre-torpilleur *Fantassin* a été abordé et coulé par un autre torpilleur français, lundi, en Méditerranée.

Tout l'équipage et tout le matériel ont pu être sauvés. (Information.)

BIARRITZ SAISON D'ÉTÉ
Hôtels ouverts en entier

LA BATAILLE DE VERDUN

L'ennemi s'acharne contre le fort de Vaux, dont les défenseurs, séparés des secondes lignes par un ouragan de fer, restent privés de communications et de renforts

L'ennemi s'acharne toujours sur les ruines du fort de Vaux, qui a rempli sa mission désormais. Situé à l'extrémité d'une crête qui monte ensuite vers le bois du Chéniois et la cote 349, ce fort était destiné uniquement à battre, dans la direction du nord-est, le ravin du ruisseau de Vaux. Grâce à lui les Allemands ont échoué avec de lourdes pertes en toutes leurs tentatives pour descendre ce ravin et prendre à revers nos positions du plateau de Douaumont.

S'il succombe, ce sera non seulement avec gloire, mais après avoir coûté à l'ennemi des sacrifices hors de toute proportion avec sa valeur. La nuit passée, encore une puissante attaque reflua en désordre sous le feu de notre artillerie, en laissant de nombreux morts sur le terrain. Or les critiques allemands eux-mêmes, notamment celui de la *Gazette de Cologne*, reconnaissent « qu'il est indifférent que les Français tiennent ou non les ruines du fort ».

En effet, la prise du fort ne donnerait à l'ennemi que l'extrême pointe d'un mouvement de terrain dont seule la possession entière lui importe, afin de pouvoir de là attaquer la colline qui porte, près de la cote 388, le fort de Souville, soutenu lui-même à l'est par le fort de Tavannes. Ces deux forts et les ouvrages répartis dans la région avoisinante battent de leurs feux croisés le terrain à conquérir, qui sera encore le tombeau de plus d'une division allemande.

Remarquons enfin que la progression de l'ennemi est extrêmement lente, puisque dès le 8 mars il était devant le fort de Vaux et se croyait si sûr de l'emporter que déjà il annonçait l'événement comme accompli. S'il continue d'avancer ainsi, et à moins de conjonctures imprévisibles, il lui faudra encore des mois pour atteindre Verdun. Il lui faudra aussi sacrifier des armées entières.

Les Allemands ont annoncé hier la prise du fort, qui était encore entre nos mains la nuit dernière. Nous n'avons plus eu de nouvelles depuis lors, la violence du bombardement rendant les liaisons complètement impossibles pendant le jour. La garnison du fort, complètement isolée désormais, est réduite à ses propres moyens pour prolonger son héroïque résistance.

Sur les autres théâtres, la situation n'a pas changé. L'offensive autrichienne reste arrêtée dans la haute vallée de l'Asicco et sur le plateau d'Asiago. L'offensive russe, après ses brillants débuts, va sans doute se poursuivre. Aujourd'hui les Autrichiens avouent qu'en Volhynie ils ont dû reculer jusqu'au secteur de Lutsk. La prise de cette place rendrait les Russes maîtres de

tout le bassin supérieur du Styr et leur permettrait de menacer sérieusement Kovel.

Jean Villars.

Le communiqué officiel d'hier annonçait la promotion au grade de commandeur de la Légion d'honneur du chef de bataillon Raynal, le défenseur du fort de Vaux.

Voici les principaux états de service du commandant Raynal:

Né en 1864, engagé volontaire en 1885 au 123^e de ligne, nommé sous-lieutenant au 3^e tirailleurs en 1891, il était sorti de l'école de Saint-Maixent avec le numéro 1. Lieutenant en avril 1893, capitaine en 1902, chef de bataillon au 7^e tirailleurs en 1913, nommé au 3^e zouaves en 1914, il avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 11 juillet 1900 et officier le 11 janvier 1916.



Le GÉNÉRAL MANGIN — un des défenseurs de Verdun — qui vient d'être promu au grade de général de division.

Voir en dernière heure :
LA VICTOIRE RUSSE
40.000 prisonniers

Après la mort de lord Kitchener

Son successeur sera sans doute le général Robertson



GÉNÉRAL ROBERTSON

On considère comme probable que le lieutenant général sir William Robertson succédera à lord Kitchener au ministère de la Guerre.

Le brigadier-général sir William Robert Robertson est né à Welbourne, dans le Lincolnshire, en 1860. Après avoir accompli ses études dans une école privée, il s'engagea dans l'armée britannique et fut nommé lieutenant dans le 3^e régiment de dragons de la garde, en 1888.

Envoyé dans les Indes avec son corps, il a pris part, en 1891, aux expéditions de Miranzai et de la Black Mountain.

De 1892 à 1896 il a appartenu, avec le grade de capitaine, à l'état-major de l'armée indienne.

En 1895, un corps expéditionnaire anglais qui se battait dans le Tchitral (Cachemire) se trouvant en sérieux danger, une armée partit de Simla pour lui porter secours. Le capitaine Robertson y opéra comme chef d'état-major.

Tchitral fut occupé définitivement par l'Angleterre après un combat acharné au cours duquel le capitaine Robertson fut grièvement blessé.

Rentré dans la métropole, il suivit pendant quelques années les cours de l'école supérieure de guerre et en 1900, la guerre sud-africaine lui valut le grade de lieutenant-colonel.

En 1901, il est nommé assistant-directeur des opérations de guerre, au War Office. Il passe en 1907 à la direction du camp d'Aldershot, et est à nouveau attaché à l'état-major trois ans plus tard.

Depuis lors, il a occupé différentes places de confiance parmi lesquelles celle d'instructeur des futurs officiers d'état-major de l'armée britannique.

LONDRES, 7 juin. — Le roi a reçu en audience sir William Robertson, chef de l'état-major impé-

Ayuntamiento de Madrid

Brigadier-général, il avait été appelé par lord Kitchener à la haute charge de chef d'état-major tout au commencement de son ministère.

Ajoutons qu'en attendant la nomination définitive de sir W. Robertson, M. Asquith assumera provisoirement la direction du War Office.

Londres en deuil

LONDRES, 6 juin. — Tous les monuments publics ont mis leurs drapeaux en berne et, en outre à l'Amirauté et au War Office, tous les stores ont été baissés en signe de deuil, suivant l'usage anglais, de sorte que ces ministères, avec leurs façades déjà tristes en temps ordinaire, présentent un aspect lugubre.

A Mansion-House, résidence du lord-maire, le drapeau ayant été amené à la tombée de la nuit, le bruit s'est répandu en ville que lord Kitchener avait été sauvé, et déjà les optimistes poussaient partout des soupirs de soulagement, mais cette information fut de courte durée, car le Bureau de la Presse ne confirma pas ce bruit.

Fleet Street, qui est le centre de la presse anglaise, était une véritable fourmilière de curieux en quête des dernières nouvelles.

Chaque porteur de nouvelles éditions de journaux était entouré et bousculé. Plusieurs furent jetés par terre avec leurs journaux, tellement la foule était avide de nouvelles.

Pendant ce temps, à la cathédrale Saint-Paul, on célébrait le service religieux habituel du soir appelé « Evening Song ».

Les grandes orgues ont joué pour la circonstance la marche funèbre de Saul, que tous les fidèles ont écouté debout et tête baissée, dans la tristesse et le recueillement.

LONDRES, 7 juin. — Le ministère de la Guerre communique la note suivante :

« Le service commémoratif de lord Kitchener aura lieu à la cathédrale Saint-Paul.

« La date et les détails seront annoncés aussitôt que possible. »

Le deuil de la cour

LONDRES, 7 juin. — Le Roi a donné ordre que tous les officiers de l'armée portent le deuil dans la triste occasion de la mort de feu le feld-maréchal Right Honorable comte Kitchener de Karthoum, colonel commandant les sapeurs royaux et la garde irlandaise.

Ce deuil sera porté pendant une période d'une semaine, à partir du 7 juin 1916.

Voici le message du Roi aux troupes :

C'est avec un profond regret que le roi a appris la nouvelle du désastre dans lequel le ministre de la Guerre anglais a perdu la vie, alors qu'il allait accomplir une mission spéciale auprès de l'empereur de Russie.

Pendant quarante-cinq ans, le feld-maréchal lord Kitchener a rendu des services distingués à l'Etat, et c'est surtout grâce à son génie administratif et à son énergie indomptable que le pays a été à même de créer et de mettre en campagne les armées qui, aujourd'hui, maintiennent les glorieuses traditions de notre empire.

Lord Kitchener sera pleuré par l'armée comme un grand soldat qui, dans des conditions d'une difficulté sans exemple, a rendu de suprêmes et signalés services tant à l'armée qu'à l'Etat.

Les condoléances officielles

Dès qu'il a appris que le croiseur Hampshire était coulé, M. le Président de la République a adressé à S. M. le roi d'Angleterre le télégramme suivant :

Paris, le 6 juin 1916.

Sa Majesté le Roi d'Angleterre, Londres.

J'apprends avec une vive douleur que le croiseur à bord duquel lord Kitchener se rendait en Russie, avec son état-major et M. O'Beirne, a été coulé dans la traversée de la mer du Nord. Je souhaite encore que, malgré les premières nouvelles reçues, les passagers aient pu être sauvés. Si par malheur il en a été autrement, toute la France s'associera au deuil britannique. J'avais eu plusieurs fois l'occasion de m'entretenir avec lord Kitchener et j'avais hautement apprécié ses éminentes qualités. J'exprime mes profondes sympathies à Votre Majesté et je la prie de croire à mon fidèle attachement.

RAYMOND POINCARÉ.

S. M. le roi d'Angleterre a répondu :

Londres, le 6 juin 1916.

Monsieur le Président de la République, Paris.

Je suis profondément touché, Monsieur le Président, des sentiments que vous avez bien voulu exprimer à l'égard de la perte cruelle que moi et mon pays venons de faire.

Lord Kitchener a rendu de grands services à

notre cause commune et je vous suis très reconnaissant de la haute appréciation que vous avez témoignée de ses éminentes qualités.

Je vous prie, Monsieur le Président d'agréer les expressions de mes sentiments les plus amicaux.

GEORGE R. I.

Le général Roques, ministre de la guerre, a adressé à M. Asquith, premier ministre de Grande-Bretagne, le télégramme suivant :

Je vous transmets, en mon nom et au nom de l'armée française, l'expression émue des regrets que nous cause la mort de lord Kitchener, l'éminent ministre de la Guerre qui a rendu à son pays et à la cause des Alliés des services inoubliables.

Général Roques.

L'opinion anglaise réclame des mesures contre l'espionnage

LONDRES, 6 juin. — Après la première émotion ressentie au sujet de la mort tragique de lord Kitchener, le public anglais fut remué tout entier par un autre sentiment. Les gens de toutes les classes de la société et les organisations commerciales ou industrielles les plus importantes se firent la conviction que quelque un avait instruit l'ennemi du voyage de lord Kitchener.

Evidemment, la nouvelle de son départ pour la Russie était connue par de nombreuses personnes jeudi dernier, à Londres, et il est absolument inutile à ceux qui en ont parlé inconsidérément de se demander aujourd'hui : « Y avait-il un espion allemand parmi nous ? »

Mais le résultat de tout ceci est que l'opinion publique exige l'internement immédiat de tous les étrangers de nationalité ennemie encore en liberté en Grande-Bretagne.

Le Daily Mail a depuis longtemps, et à diverses reprises, attiré l'attention du gouvernement sur cette question, et presque chaque semaine des chiffres publiés par plusieurs ministères ont montré qu'un assez grand nombre d'étrangers de nationalité ennemie sont encore libres.

Voici un incident qui, dans la journée d'hier, exprima très exactement le sentiment public :

Au Stock Exchange, M. Hugh Nicholls se leva, à 3 heures, et dit : « Ce drame terrible est certainement l'œuvre des espions allemands. Voulez-vous que tous les membres du Stock Exchange d'origine allemande soient exclus ? »

La réponse affirmative fut donnée presque à l'unanimité.

Plusieurs membres influents du Liverpool Cotton Exchange envoyèrent hier soir au Daily Mail, collectivement et individuellement, des télégrammes dont voici la teneur : « Faire interner d'urgence tous ennemis, naturalisés ou non. »

Nous commencerons dimanche la publication du grand roman inédit

LA CAGE D'ACIER

dû à la plume du vigoureux romancier qu'est MAURICE LANDAY

L'imagination puissante de l'écrivain s'est donné libre cours dans cette œuvre d'aven-



MAURICE LANDAY

tures pleines de tendresse, de beauté, de grandeur tragique, et dans laquelle aussi vibrent les plus nobles sentiments, l'héroïsme patriotique et la franche gaieté des personnages.

LA CAGE D'ACIER fera palpiter et sourire. C'est une œuvre bien française.

Ayuntamiento de Madrid

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mercredi 7 Juin (676^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — A l'ouest de Soissons, deux patrouilles allemandes, qui tentaient de traverser l'Aisne, ont été dispersées près de Fontenoy. Les tirs de notre artillerie ont détruit plusieurs observatoires ennemis à l'est de Novron.

En Argonne, à la Fille-Morte, nous avons fait sauter trois mines avec succès.

Sur la rive gauche de la Meuse, lutte d'artillerie dans les secteurs de la cote 304 et du bois des Caurettes.

Sur la rive droite, une puissante attaque allemande lancée hier, vers vingt heures, sur le front de Vaux, a été brisée par le feu de nos mitrailleuses. L'ennemi a reflué en désordre, laissant de nombreux cadavres sur le terrain. L'artillerie allemande, contre-attaquée énergiquement par la nôtre, poursuit sans arrêt le bombardement du fort et de la région avoisinante.

Dans les Vosges, bombardement intense de nos premières lignes, à l'Hartmannswillerkopf.

VINGT-TROIS HEURES. — Sur la rive gauche de la Meuse, grande activité de l'artillerie dans la région de la cote 304.

Sur la rive droite, le bombardement continue très violent sur nos premières et nos deuxième lignes, depuis la région de Douaumont jusqu'à Damloup.

Les Allemands ont annoncé aujourd'hui que le fort de Vaux était tombé en leur pouvoir dans la soirée du 6 juin. Le 7, à trois heures cinquante du matin, le fort de Vaux était toujours entre nos mains. Depuis cette heure, par suite de la violence du bombardement, aucune liaison n'a pu être effectuée avec le fort.

Dans les Vosges, les reconnaissances allemandes, dirigées sur nos positions au sud de Celles, ont été repoussées par nos feux.

Canonnade intermittente sur le reste du front.

LE CONGRES DE CHICAGO

Les chances de M. Roosevelt

CHICAGO, 7 juin. — L'Union nationale républicaine a ouvert aujourd'hui son congrès pour le choix d'un candidat aux prochaines élections présidentielles. Le sénateur Harding, président, a fait un discours où il a critiqué vivement la politique du gouvernement actuel, surtout son attitude concernant la guerre européenne ; il a préconisé le retour au système fiscal de protection et à l'exécution des mesures de défense nationale. Parlant de la désagrégation du parti républicain, il y a quatre ans, l'orateur a ajouté : « Oublions nos différences et unissons nos efforts pour restaurer la renommée de notre pays. »

Le parti progressiste a ouvert presque simultanément son congrès, présidé par M. Robbins, qui a déclaré que la défense du pays était la question primordiale et que M. Roosevelt était l'homme du jour.

« La nation, a-t-il ajouté, demande un gouvernement qui sache faire rendre aux Etats-Unis le respect essentiel au bien-être des Américains. »

NEW-YORK, 7 juin. — La New-York Tribune avait organisé un plébiscite entre ses lecteurs sur les différentes candidatures républicaines à la présidence. Sur 6.984 lecteurs, 5.620 se sont déclarés en faveur de Roosevelt, 1.064 pour Hughes et 129 pour Root.

Les autres votes se sont répartis sur vingt-trois noms dont aucun n'a obtenu plus de 25 voix.

MORT DE CHUKRI PACHA

GENÈVE, 6 juin. — Une dépêche de Constantinople annonce le décès de Chukri pacha, défenseur d'Andrinople pendant la guerre balkanique.

ELIXIR COMBIER

DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

à PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

ÉMILE FAGUET

Aux tout premiers jours de la guerre, la littérature française perdit en Jules Lemaitre l'un des plus fins et des plus ingénieux critiques qu'elle ait eus, un écrivain attaché à la patrie par l'amour qu'il avait pour sa terre natale, par sa pieuse tendresse pour le génie, le passé, les gloires de la France.

Et voilà que, presque deux ans après, alors que cette guerre semble atteindre, au milieu de tant d'héroïsme et de souffrance, ses phases décisives, la Critique française perd en Emile Faguet l'un de ses plus



(Phot. Henri Manuel.)

ÉMILE FAGUET

hauts représentants, écrivain dont l'ardent patriotisme était fortifié par une parfaite connaissance de toutes les richesses de notre littérature et de notre langue.

Dans ce deuil des Lettres françaises, *Excelsior* est particulièrement frappé, puisqu'il avait depuis longtemps l'honneur de compter Emile Faguet au premier rang de ses collaborateurs les plus fidèles. Et nos lecteurs n'ont qu'à interroger leurs souvenirs pour comprendre notre tristesse. C'est avec émotion que tous ont senti leurs regrets aux nôtres.

Ses délicates chroniques hebdomadaires, d'une bonhomie si judicieuse, leur ont fait apprécier plus encore la clarté, la logique, la subtilité de son esprit, la force ordonnée de ses raisonnements, son sens de la vie et de l'humanité.

Emile Faguet n'avait certes pas la grâce, le charme, la simplicité de pensée et de forme qui caractérisaient Jules Lemaitre, toujours souriant même dans l'énergie affirmative des idées et des croyances auxquelles il était le plus attaché. Mais son érudition était sans égale, son jugement si lucide. Mais quand il s'était penché sur une époque ou un genre littéraire, ou sur une œuvre, quel il y avait appliqué sa grave et subtile réflexion, sa connaissance des hommes, avec quelle vigoureuse maîtrise il en mettait en relief tous les éléments! Ses études, un peu broussaillées, où l'on sentait moins la force de la belle forme que celui de la pensée claire et précise, sont solides, pleines et substantielles.

Il semble bien que, par exemple, on ne pourra jamais négliger ses maîtres livres sur la XVI^e, la XVII^e et la XVIII^e siècles français, ni son bel ouvrage, *Moralistes et Sociologues du XIX^e siècle*.

Connaisseur à merveille le passé, Emile Faguet en avait le mérite de ne pas s'y enfoncer. Il avait la curiosité et le goût de la littérature moderne. Il l'étudiait souvent avec sympathie, toujours avec intérêt et avec la plus honorable volonté de justice. Ce grand universitaire, ce vieux professeur de littérature lisait les livres et les œuvres des jeunes écrivains. Combien d'entre eux qui se croyaient ignorés de lui avaient au contraire en lui un lecteur attentif!

Il n'y mettait d'ailleurs aucune coquetterie. Il le faisait parce qu'il raffolait des livres, parce que, derrière le haut rempart de ses bouquins, il s'intéressait à la vie de son époque qui ne lui arrivait guère que par l'imprimé.

Vivant du matin au soir au milieu de ses livres et la plume à la main, à soixante-dix ans il éprouvait le moindre article le même plaisir qu'en peut éprouver un débutant. Et la noble satisfaction que lui donnait cette existence d'écrivain passionné en sa rédaction laborieuse, se traduisait par une jovialité spirituelle, une bonne humeur qui se renouvelait d'elle-même. On en eut un charmant exemple le jour où, Faguet étant retenu chez lui depuis plus d'un an par une maladie cruelle, Jules Lemaitre lut à l'Académie, avec toutes les séductions de sa voix caressante, le brillant discours, d'une gaieté malicieuse et spirituelle, qu'Emile Faguet avait, au milieu des pires douleurs, écrit pour la réception de M. René Doumic.

Ses visiteurs et ses amis ne le verraient plus, sa physionomie rouge collée sur la tête, venant leur ouvrir lui-même la porte de son logis d'étudiant; ils n'apercevraient que son visage amusé et jovial dans le monumental désordre de ses bouquins empilés.

Mais tous, qui resteront ses lecteurs, le retrouveront avec plaisir dans ses livres, où apparaît si nettement la pensée de notre pays.

Le premier exploit de l'aviateur Boillot

Le sous-lieutenant aviateur Georges Boillot est tombé en combattant seul contre quatre appareils ennemis devant Verdun. A cette occasion, un de ses amis a fait au *Bulletin des Armées*, le récit du premier exploit de l'aviateur, tel que celui-ci le lui avait conté lui-même : Voici ce récit :

Ce matin-là, Boillot avait obtenu de son chef l'autorisation d'aller faire quelques achats à Belfort.

A neuf heures, étant en ville, il voit soudain deux, puis trois avions ennemis qui viennent de surgir tout à coup, au-dessus du « Lion de Bartholdi ». Déjà, dans le bleu du ciel, les petits flocons blancs de nos obus les encadrent, les poursuivent et leur font faire demi-tour, tandis que nos appareils de chasse prennent leur vol.

Boillot, navré de ne pas être de la fête, saute dans l'automobile qui l'a amené et revient à son escadron. Il est à peine descendu de voiture qu'un nouveau fokker apparaît à l'horizon, et Boillot, aussitôt, part à sa poursuite. L'Allemand a pris la fuite dès qu'il a vu l'assaillant. Il retourne à toute vitesse vers Mulhouse. Les lignes sont déjà passées, le Français n'a que trois ou quatre cents mètres de retard qu'il regagne peu à peu tout en prenant de la hauteur sur son adversaire.

Voici déjà Mulhouse, Boillot sent que l'ennemi va lui échapper. Alors, profitant de ce qu'il le domine, il coupe au plus court et se laisse tomber sur lui. Il augmente ainsi sa vitesse et comble d'un seul coup son retard. Il est sur son adversaire, le combat est rapide et décisif. Boillot tire une bande de cinquante cartouches, et elle n'est pas complètement épuisée que le fokker tombe en flammes dans la banlieue de Mulhouse.

L'aviateur rentrait dans nos lignes, lorsque deux autres appareils ennemis apparaissent à l'horizon. Boillot, rasant leur retraite, résolut de leur offrir le combat.

Le premier parvenait à s'esquiver, mais le second, moins rapide, était à la merci de notre champion. La mitrailleuse allait gagner la partie, quand soudain l'arme s'arrête, enrayée, l'avion échappe.

Alors, rageusement, à trois mille mètres de hauteur, Boillot démonte sa mitrailleuse et la vérifie. Rien d'anormal, c'est la bande de cartouches qui est défectueuse. Il prend la seule qui reste à sa disposition, il tire dix balles d'essai. Tout va normalement.

Pendant qu'il se livre à ce travail en plein ciel, un biplan allemand vient vers lui, très bas, sans voir l'épervier français qui le guette. Il passe, et soudain Boillot, fondant sur lui, se met dans son sillage, cent mètres seulement l'en séparent. Mais l'observateur allemand, se retournant, aperçoit l'ennemi et d'un geste frappe sur l'épaule du pilote.

D'un seul coup, ce dernier vire sur l'aile, évitant le danger d'être surpris sans défense. Et aussitôt, à cinquante mètres environ, la mitrailleuse allemande dard ses petites flammes courtes sur l'assaillant.

— Je n'ai plus que quarante cartouches, pense Boillot, et je suis encore trop loin, ce n'est pas assez sûr.

Il s'approche et à vingt mètres il lâche toute sa bordée, mais au même moment il sent que c'est lui qui tombe. Les commandes du stabilisateur et celles de la direction sont coupées.

L'appareil tombe verticalement, équilibré seulement par les suprêmes manœuvres de gauchissement. A quelques mètres du sol, Boillot veut malgré tout se défendre. Il se suspend au cerceau placé au-dessus de sa tête.

Par une chance inouïe, l'avion vient heurter le sol un peu obliquement; il bondit sur un tertre qui fait frein, et il se brise trente mètres plus loin.

De toutes parts surgissent des soldats, des officiers qui crient de joie et battent des mains.

— Morts! morts! tous les deux! l'un a deux balles dans la tête, l'autre en a trois dans le ventre.

— C'est moi qui les ai eus? demande Boillot... Ils sont morts? Eh bien, allons déjeuner.

Malgré la Hausse générale

Le prix de vente au Public des tubes de 20 Comprimés d'Aspirine "Usines du Rhône" n'a pas varié; il est toujours de 1 fr. 50.

Les Acheteurs sont donc en droit d'exiger ce prix qui est d'ailleurs marqué sur chaque tube.

USINES DU RHÔNE
20, Rue de Valenciennes, Paris.

APRES LA MORT DE YUAN CHE K'AI

La tragédie chinoise continue

C'était prévu, on attendait la nouvelle depuis quelques semaines : nous l'avons publiée hier. Yuan Che K'ai, le président-empereur de l'empire républicain chinois, vient de mourir de sa « mort naturelle ». L'urémie qui emporta jadis le jeune empereur Kouang-Siu reparait sur les derniers



YUAN CHE K'AI

bulletins médicaux qui, — a en juger par les communiqués officiels télégraphiés de Pékin, — furent rédigés, à tête reposée, par des médecins français et chinois. Ce contrôle final, qu'exerceront des docteurs étrangers, est plus que suffisant pour démontrer que si Yuan fut rappelé près de ses ancêtres, il n'y a point là d'autres raisons que des raisons où les nécessités de la politique n'interviennent pas.

Quelle que soit la manière, il est mort. Il emplit les échos du monde. Lorsque le corps aura été reconduit au Honan, dans la sépulture de famille, la chronique universelle, privée du retentissement d'un nom si souvent prononcé, trouvera pour quelque temps, un peu creuse et vide — en dépit de l'importance des événements qui peuvent naître de ce trépas — la rumeur quotidienne propagée par les agitations ou les accommodements du peuple céleste.

Encore que l'on sût les périls dont sont menacés, là-bas plus qu'ailleurs, les dictateurs trop audacieux, beaucoup n'attendaient pas une fin si brusque, admettaient que Yuan, ayant renoncé au manteau impérial, son génie de la ruse le maintiendrait, après la pacification ou l'achat des consciences du Sud, au palais de la Présidence.

Cromwell eut son grain de sable. L'ex-pupille de Li-Hong-Chang a été arrêté, sur les marches du trône-fantôme, par un excès d'urée... peut-être provoqué par une mauvaise soupe au gengembre. C'était une grande valeur, une grande ambition. Mais les nations ont parfois tout à gagner à la disparition de certains hommes, qui, aussi précieux que redoutables, peuvent également les sauver ou les perdre.

Beaucoup de Chinois diront : « C'était un maître cerveau parmi nous. Il eût pu résoudre nos problèmes. Pourtant sa mort est la meilleure solution. » Auront-ils raison dans un mois? Yuan ne laisse derrière lui que des demi-mérites et d'immenses compétitions. Selon la Constitution, le vice-président Li-Yuan Hong a été nommé président provisoire. Ce « frère de serment » du défunt, personnalité de second plan, sera-t-il démolitivement maintenu? Les sudistes révoltés — ceux que des idéalistes purs considéraient encore comme les désintéressés champions de la doctrine républicaine — poseront-ils les armes et salueront-ils avec déférence, le nouveau magistrat? On en peut douter. Ts'ai Ngao et les dissidents du Yunnan, du Sseu-Tch'ouan, du Kouang-Tong et du Kouang-si, nous le feront savoir bientôt.

Par un coup de théâtre, un grand acte de la tragédie chinoise s'achève.

... Déjà, un autre commence.

Pascal Fortbuny.

Obsèques des victimes du bombardement de Toul

NANCY, 7 juin. — Hier, à trois heures de l'après-midi, au milieu d'une foule considérable, ont été célébrées à la cathédrale de Toul les obsèques des victimes du bombardement de dimanche.

Les funérailles ont eu lieu aux frais de la ville, qui a accordé, en outre, une concession à perpétuité. Des discours émus ont été prononcés par M. Mirman, préfet, et par le maire de Toul.

APPÉTISSANT

par MANFREDINI



- Vous pouvez partir maintenant... On ne vous mangera pas !
- Heu, c'est pas bien sûr... Un homme-sandwich !!!...

Le général Cadorna félicite les alpins



Les troupes italiennes résistent magnifiquement aux entreprises autrichiennes : elles leur barrent la route des plaines trop tôt convoitées et le général Cadorna peut être fier de ces glorieuses phalanges. Il leur a dit et a répété son admiration, depuis les splendides combats récents, et, tout spécialement, il a salué la ténacité du corps alpin. C'est ainsi que rencontrant ce détachement, illustré par un brillant exploit, il lui a traduit toute la reconnaissance de la patrie.

DERNIÈRE HEURE

LA VICTOIRE RUSSE

Le front autrichien a été rompu en maints endroits

PÉTROGRAD, 7 juin. — Jusqu'à présent, le total des prisonniers faits sur le front Pripiat-frontière roumaine s'élève à 40.000 dont 900 officiers; les Russes ont pris, en outre, 77 canons, 134 mitrailleuses, 49 lance-bombes.

Péetrograd, 7 juin. — Selon des renseignements complémentaires, dans le combat sur les rives du Pripiet, des unités entières autrichiennes, comprenant jusqu'à une brigade, sont tombées entre les mains des Russes qui, après avoir rompu le front ennemi en maints endroits, ont tourné quelques positions importantes de l'adversaire.

LE COMMUNIQUÉ OFFICIEL

PÉTROGRAD, 7 juin. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL

Les succès de nos troupes en Volhynie, en Galicie et en Bukovine se développent. Le total des prisonniers et des trophées capturés au cours des combats qui nous ont permis de déloger l'ennemi de ses positions puissamment fortifiées, continue à s'accroître.

Depuis le commencement des derniers combats jusqu'à midi 6 juin, les armées du général Broussiloff ont fait prisonniers 900 officiers et plus de 40.000 soldats; elles ont pris 77 canons, 124 mitrailleuses et 49 lance-bombes. Elles se sont emparées, en outre, de projecteurs, de téléphones, de cuisines de campagne, de beaucoup d'armes, de matériel de guerre et de réserves considérables de munitions.

Quelques batteries entières ont été prises par notre infanterie avec tous les canons et les caissons.

Les derniers combats ont démontré par le fait à l'ennemi l'accroissement de notre matériel de guerre.

La vaillance et l'élan de nos troupes ont été démontrés par les résultats atteints en trois jours seulement de combat.

Un message du tsar à ses troupes

Sa Majesté, commandant suprême, a adressé

hier encore à 22 heures, du quartier général, la dépêche suivante, saluant les troupes du général Broussiloff pour les succès qu'elles ont obtenus :

« Transmettez à mes troupes bien aimées sur le front confié à votre commandement, que je surveille avec fierté et satisfaction, leurs actions hardies; j'apprécie leur élan et leur exprime ma gratitude la plus cordiale.

« Que le bon Dieu nous prête assistance pour chasser l'ennemi de notre territoire. Je suis convaincu que tous se tiendront fermes et unis et combattront jusqu'à la fin glorieuse pour les armées russes.

» Signé : NICOLAS. »

La prudence ne permet pas de divulguer actuellement les noms des vaillants régiments luttant parfois jusqu'à la perte de tous les officiers. Il est également impossible de publier les noms des braves généraux et officiers tués ou blessés, ainsi que d'indiquer la région et les localités où les combats se déroulent.

FRONT DU CAUCASE

Dans la direction d'Erzindjan, le feu de notre artillerie a arrêté l'offensive de grandes forces turques.

Dans la direction de Bagdad, dans la région d'Hanekin, nos troupes ont occupé, après un combat, les positions turques puissamment organisées, et notre cavalerie a attaqué les tranchées turques, y sabrant plusieurs bataillons ennemis.

L'aveu autrichien

GENÈVE, 7 juin. — Dans leur bulletin quotidien sur les opérations militaires, les journaux autrichiens disent, notamment : « Attaqués par des forces considérables et très supérieures en nombre, nos contingents qui combattaient en Volhynie, sur la Putilovka supérieure, ont été ramenés dans le secteur de Luzk. »

Pour atténuer l'importance de ce recul, ils s'empressent d'ajouter : « L'opération s'est accomplie sans que l'ennemi ait pu nous gêner sérieusement. »

L'offensive autrichienne échoue sur toute la ligne

ROME, 7 juin. — Dans la soirée du 5 juin, l'ennemi a prononcé de violentes attaques soutenues par un intense feu d'artillerie contre nos positions de la Haute-Vallarsa (Adige), de Monte-Spin, dans la vallée de Posina (Astico) et le long du vallon de Campomulo, au nord-est d'Asiago.

Toutes les attaques ont été repoussées avec de graves pertes.

Sur les hauteurs à l'est de Campomulo, nous avons vigoureusement contre-attaqué l'ennemi, le poursuivant à la baïonnette jusqu'au fond du vallon.

Dans la journée d'hier, le long de tout le front, entre l'Adige et la Brenta, action des deux artilleries.

Les attaques de l'ennemi vers Coni-Zugna, dans la vallée de l'Adige, et contre nos positions au sud-est d'Asiago, ont été vite arrêtées par notre feu d'artillerie et de mousqueterie.

Dans la vallée de Drava, nous continuons le bombardement des gares de Toblach et de Soltau.

En Carnie et sur l'Isone, échange intense de bombes et d'explosions de mines et activité de nos détachements.

Les Allemands violent

la neutralité suédoise

COPENHAGUE, 7 juin. — Le navire danois *Guldberg* ayant été saisi par un torpilleur allemand, il y a quelques jours, à 800 mètres seulement de la côte suédoise, le ministre des Affaires étrangères de Suède a ordonné une enquête. Si cette violation de la neutralité suédoise est confirmée, il fera à Berlin une protestation énergique.

Le Reichstag vote un crédit de guerre de douze milliards

GENÈVE, 7 juin. — On mande de Berlin :

« Le Reichstag a adopté définitivement le budget ; les deux fractions socialistes ont voté contre. Il a adopté ensuite le nouveau crédit de guerre de douze milliards. L'Union socialiste du travail a voté contre. Au cours de la discussion en première lecture, le secrétaire d'Etat à l'Office impérial du Trésor, le comte Roedern, a déclaré que les dépenses mensuelles de la guerre se sont maintenues, de janvier à mai 1916, un peu au-dessous de deux milliards; pendant le premier trimestre, nos fronts de combats ne se sont pas retirés; en particulier, l'offensive de nos troupes vers Verdun, pendant les trois derniers mois d'un violent combat, n'a cessé de se développer avec dépenses extraordinaires de munitions.

« Le nouveau crédit répondra aux besoins prévus pour la demi-année. »

Le chancelier fait appel à l'union pour la victoire

GENÈVE, 7 juin. — On reçoit ici de nouveaux renseignements sur la suite de la discussion du budget au Reichstag.

Après M. Spahn, du centre, qui vint déclarer qu'aucun des ennemis de l'Allemagne n'était dans une situation financière aussi saine que l'Empire M. de Bellmann-Hollweg déclara qu'aucun avis ne lui était officiellement parvenu, lui faisant connaître que M. Wilson eût l'intention de s'entretenir en faveur de la paix.

Ayant déclaré, à propos des socialistes, que les divergences de programmes et de partis devaient passer au second plan, le chancelier conclut, très applaudi :

« Si, comme chacun le dit au fond de son cœur, nous voulons tous la victoire dans cette guerre, nous devons ne pas accepter les divergences qui nous séparent, mais, au contraire, nous appuyer sur ce qui nous unit : « Notre volonté à tous que la patrie sorte victorieuse de cette guerre. »

APRÈS LA BATAILLE NAVALE

L'Allemagne déchante

AMSTERDAM, 6 juin. — Le premier sentiment de joie causé en Allemagne par la prétendue victoire navale commence à se dissiper et la presse allemande cesse ses diatribes pour verser dans la ratiocination. Le combat a eu lieu, dit-elle, loin de la base de la flotte, autrement dit à 300 kilomètres d'Heligoland. C'était un désavantage.

En outre, la flotte britannique avait une vitesse supérieure et le *Pommern* ne filait que 18 milles marins à l'heure. Du fait de la lenteur de la marche du *Pommern*, toute la flotte allemande avait un désavantage de deux milles sur la flotte britannique.

Or, dit la *Gazette de Cologne*, il y avait dans l'affaire six vaisseaux du type *Pommern*. Et puis, disent les journaux, le calibre des canons britanniques était supérieur à celui des canons allemands. Néanmoins, les journaux se réjouissent à la pensée que les Anglais ont perdu beaucoup de marins.

La *Gazette de Francfort* engage ses lecteurs à ne voir dans le succès allemand qu'une simple étape dans la guerre de terre et de mer, longue et difficile.

La *Gazette du Peuple de Cologne* dit que l'Allemagne n'a remporté une victoire que dans une bataille, mais ce n'est pas une victoire dans la guerre navale prise dans son ensemble.

800 tués. 4.600 disparus

LONDRES, 7 juin. — Le *Daily Mail* annonce que les pertes allemandes, dans la bataille navale, estimées à Kiel non officiellement sont de 800 tués, 4.600 disparus et 1.400 blessés.

L'amiral Jellicoe prépare son rapport

LONDRES, 6 juin. — Selon une information de l'agence Reuter de source autorisée, il faut compter huit ou dix jours avant que l'amiral Jellicoe ait recueilli auprès de ses officiers les éléments de son rapport détaillé sur le combat dans la mer du Nord.

On sait déjà que les zeppelins, qui n'étaient probablement qu'un ou deux, n'ont pas joué un rôle important. Le communiqué allemand lui-même ne fait pas état des zeppelins. Il est absolument faux qu'un zeppelin soit tombé sur le *Queen Mary* et ait fait naufrage avec ce navire.

Il ne semble pas probable que les Allemands aient fait usage de gaz asphyxiants. Les projectiles explosifs dégagent naturellement du gaz, ce qui expliquerait quelques cas d'empoisonnement.

LONDRES, 6 juin. — Une preuve que les navires britanniques qui n'ont pas été coulés n'ont pas subi des avaries très considérables est fournie par la liste officielle des pertes sur ces navires publiée ce soir et qui ne comprend que 102 tués, 138 blessés et 5 manquants.

Les mensonges allemands

LONDRES, 6 juin. — Officiel. — Sous la signature du commandant de la flotte, on publie aujourd'hui à Berlin un communiqué officiel dans lequel les Allemands revendiquent la perte, lors du combat du 31 mai, des navires anglais *Warspite*, *Princess Royal*, *Birmingham* et *Acasta*, en alléguant que des marins de ces navires ont été recueillis.

Il est faux que ces navires aient été coulés. La liste complète des pertes britanniques a été publiée.

Torpilleur allemand coulé par une mine

AMSTERDAM, 7 juin. — On mande de la frontière belge au *Telegraaf* qu'un bateau allemand qu'on suppose être un torpilleur a touché une mine et a coulé au large de Zeebrugge, le 31 mai, à 5 heures de l'après-midi.

L'affaire Christophle

CLERMONT-FERRAND, 7 juin. — La chambre des mises en accusation a rendu un non-lieu en faveur de Mme Christophle.

En ce qui concerne M. Jean Christophle, considérant que celui-ci était soldat lorsque les faits se sont produits, elle s'est déclarée incompétente et a renvoyé le ministère public à se pourvoir.

La justice militaire aura donc à connaître maintenant de l'affaire.

LE "TIP" remplace le Beurre

dont il a l'apparence et la saveur.

Il n'est vendu qu'en pains de 500 et 250 grammes

Exigons sur l'enveloppe la marque déposée « TIP »

En vente, au prix de 1 fr. 45 le 1/2 kilo, chez

tous les Marchands de Beurre et de Comestibles.

Expéditions Province franco postal domicile

contre mandat : 2 kg. : 6 fr. 40; 4 kg. : 12 fr. 40

Auguste PELLERIN, 82, rue Ramboteau, Paris

Un corps d'élite est passé en revue à Nice



LE DÉFILE DES ALPINS



OFFICIERS FRANÇAIS, BELGES, RUSSSES ET SERBES ASSISTENT AU DÉFILE



LA MUSIQUE DES ALPINS. LE JEUNE SERBE PAUTA GEORGEVITCH (X) PRÉSENTE LES ARMES

Quelques jours après leur débarquement à Nice, des alpins revenant de Corfou furent passés en revue par le général Schnitz à qui les avait présentés le commandant Beuser, du 6^e alpin. Au moment du défilé, la population a particulièrement fêté un petit Serbe revenu de là-bas avec nos soldats, et qui est aujourd'hui la « mascotte » du régiment.

Les Serbes, partis de Corfou, sont à Salonique



L'armée serbe, reconstituée en grande partie à Corfou, a rallié aujourd'hui sa nouvelle base d'opérations, Salonique, où elle a fraternisé avec les troupes françaises et britanniques. Revêtus désormais d'un uniforme qui rappelle beaucoup celui de nos poilus, ces soldats, à leur arrivée, avaient toutefois conservé encore leur coiffure nationale.

Quelques données sur la portée et la puissance des pièces de gros calibre

Il y a peu d'années encore, on considérait les distances de 10,000 à 15,000 mètres comme la limite de portée utile des canons de gros calibre. Puis, l'accroissement du rayon de puissance des pièces de marine ayant entraîné une augmentation correspondante de la portée des canons de côte et de fortification, on en vint à envisager des portées maxima de 25 à 28 kilomètres, portées fortement dépassées par les artilleurs qui bombardèrent Dunkerque, de 38 kilomètres, et, dernièrement, Nancy, de 31 kilomètres.

On put obtenir des portées de 25 à 28 kilomètres et les dépasser, non seulement en construisant des pièces appropriées, mais aussi en modifiant les conditions de charge et de tir du matériel déjà existant. Cette dernière méthode a notamment été réalisée pour les canons de défense des côtes.

L'augmentation de portée d'un canon peut être obtenue de plusieurs manières, soit en diminuant le poids du projectile, pour accroître sa vitesse sous la même charge, soit en augmentant l'angle de tir, soit enfin par ces deux moyens à la fois.

C'est ainsi qu'il suffit de porter l'angle de tir de 10 à 15 degrés pour étendre la portée d'un obus de 180 kilos, animé d'une vitesse initiale de 686 mètres par seconde, de 11,880 à 15,510 mètres. En faisant usage, dans la même pièce, d'un projectile de 318 kilos seulement, on obtient une vitesse initiale de 824 mètres et une portée de 16,450 mètres sous un angle de 10 degrés et de 20,100 mètres sous un angle de 15 degrés.

Mais c'est surtout quand on se décide à aborder, pour les pièces lourdes dites longues, l'angle de 35 degrés qui n'avait encore été adopté que pour les pièces courtes — mortiers et obusiers — qu'on obtient des résultats réellement surprenants.

L'exemple le plus caractéristique enregistré est celui d'un canon de 30 centimètres, ayant une longueur de 12 mètres, tirant sous un angle de 35 degrés un obus de 318 kilos animé d'une vitesse initiale de 945 m. 50 à la seconde. Dans ces conditions, le projectile après avoir décrit une trajectoire dont le point culminant atteint la prodigieuse hauteur verticale de 16,152 mètres, couvre avant de retomber sur le sol une distance horizontale de 50 kil. 270.

Dans le domaine de la théorie scientifique, d'ailleurs très exacte dans ses applications possibles, le colonel Ingalls établit que si l'on réalisait une pièce d'artillerie assez puissante pour donner au projectile une vitesse initiale de 1,200 mètres à la seconde, cette pièce, braquée à 35 degrés, ferait passer à son obus une trajectoire qui l'élèverait jusqu'à 29 kilomètres de hauteur pour le faire retomber à 78 kilomètres de son point de départ.

Sans doute la réalisation d'une telle pièce n'est actuellement pas pratique, pas même possible. La température énorme résultant de l'explosion au départ, ainsi que le choc considérable du projectile, réduiraient au silence dès le premier coup un tel engin; mais qui sait si les merveilleux chercheurs de notre sidérurgie spéciale n'arriveront pas un jour à trouver le métal capable de résister?

Inconscients autant que hardis, les Boches ont tenté, malgré l'infériorité du métal employé, la réalisation de ces grosses pièces : ce sont celles de Liège, de Namur, de Maubeuge, d'Anvers, de Dunkerque, de Nancy, de Verdun.

Ce fut un événement considérable quand, en avril 1902, des essais tentés au polygone Krupp de Meppen sous l'angle de 45 degrés donnèrent pour un canon de 21 centimètres une portée de 20 kilomètres 218 mètres. Événement considérable non seulement à cause de la distance atteinte, mais aussi parce que le résultat obtenu se rapprochait d'une façon troublante des données des tables de balistique qui indiquent 20 kilom. 224 mètres.

Verrons-nous le canon portant à 50 kilomètres et même au delà? Qui sait. En tout cas, sa réalisation ne saurait être traitée de chimérique.

Selme.

Les parlementaires russes à Rome

ROME, 6 juin. — Ce soir a eu lieu à l'ambassade de Russie une réception en l'honneur des parlementaires russes.

Dans l'assistance on remarquait M. Salandra, les ministres, les sous-secrétaires d'Etat, les vice-présidents du Sénat et de la Chambre, les ambassadeurs de l'Entente et de la société romaine.

La réception a été très brillante et marquée par une grande cordialité.

DIMANCHE :

LA CAGE D'ACIER

L'apport de l'Algérie à la France

Les délégations financières algériennes se sont réunies mardi en session ordinaire à Alger. Dès leur première séance elles ont tenu à « adresser l'hommage de leur enthousiaste admiration aux magnifiques soldats de la France et des nations alliées ». Voici la fin de la motion qu'elles ont adoptée par acclamations :

Fières du concours apporté par la colonie à l'œuvre sacrée de la défense nationale, elles expriment à la mère patrie leur dévouement sans limites en même temps que leur bonne foi absolue dans la victoire finale du droit sur le crime, de la civilisation sur la barbarie. Vivent la France et ses alliés!

Dans cette même séance, M. Lutaud, gouverneur général, a parlé en termes émus et élevés de la France héroïque, de l'effort des peuples alliés, de la sympathie des peuples neutres, de tout ce qui nous exalte et nous rapproche enfin du triomphe final.

Le gouverneur a fait ensuite l'exposé de la situation : l'Algérie a apporté à la métropole 143 millions de francs versés à l'emprunt de 1915 et 230 millions consacrés aux obligations de la Défense nationale.

Elle a envoyé de très nombreux indigènes aux régiments de tirailleurs et de spahis; elle a fourni 30,000 travailleurs aux usines nationales. Ses produits en céréales, fruits, primeurs et cheptel ont constitué une part importante de l'alimentation de France.

Le déficit du budget de 1914 était de 14 millions de francs, celui de 1915 que d'aucuns portaient à 45 millions n'a atteint que 20 millions; l'exercice 1916 paraît à certains signes s'acheminer vers l'équilibre.

L'essor de la colonie fera, au lendemain de la guerre, un nouveau bond ascensionnel; sa vitalité permettra, en peu d'années, de conjurer l'œuvre destructrice de la guerre; la mise en valeur de la terre fait des progrès gigantesques, le colon rebelle autrefois aux innovations est aujourd'hui épris de progrès et de recherches scientifiques qui transforment l'Algérie.

LA VIE TROP CHERE

Les achats en commun

Les municipalités de Nolsy-le-Sec, Bondy, Rommainville, le Pré-Saint-Gervais, Saint-Mandé, Rosny-sous-Bois, le Raincy, Bobigny et Pavillons-sous-Bois viennent de conclure un accord dans le but de faire des achats de denrées en commun pour lutter contre la vie chère.

C'est M. Charlot, maire de Pavillons-sous-Bois, qui a pris l'initiative de ce groupement, et il a été décidé que Pavillons serait le centre d'approvisionnement.

Pavillons-sous-Bois va donc devenir le siège d'une petite intendance civile, cet exemple pourrait être utilement suivi par d'autres localités de la banlieue parisienne.

La question du sucre

Le préfet de police vient de signer une ordonnance rendant obligatoire, à partir du 10 courant, pour tout vendeur, dépositaire, détenteur ou propriétaire de sucre, quelle que soit la forme que revêt ce sucre, une déclaration au commissariat ou à la mairie, quand la quantité de cette denrée dépasse 250 kilogrammes.

M. Malvy convoque les maires des principales villes

M. Malvy, ministre de l'Intérieur, a décidé de convoquer à son cabinet, mardi prochain 13 juin, à 5 heures de l'après-midi, les maires des principales villes de France pour recueillir leur avis sur les nombreux problèmes que soulève la vie chère.

Cette conférence a pour but d'établir les bases d'une entente, voire d'une organisation interdépartementale qui permettrait d'adopter les solutions les plus pratiques sans porter atteinte aux intérêts qu'il convient de respecter.

Pour reconstituer les régions envahies

La composition du comité interministériel institué par décret du 16 mai dernier pour aider à la reconstitution des régions envahies ou atteintes par les faits de guerre vient d'être fixée ainsi qu'il suit par un décret complémentaire :

Le comité comprendra comme membres ayant qualité pour délibérer sur l'ensemble des affaires : 1° les ministres de la Justice, de l'Intérieur, des Finances, de la Guerre, des Travaux publics, du Commerce et de l'Industrie, de l'Agriculture, du Travail et de la Prévoyance sociale; 2° M. Jules Guesde, ministre d'Etat; 3° le sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts.

En outre, siégeront au comité : 1° le ministre de l'Instruction publique; 2° le ministre des Colonies; 3° le sous-secrétaire d'Etat de l'Artillerie et des Munitions; 4° le sous-secrétaire d'Etat de la Marine.

M. Léon Bourgeois, ministre d'Etat a été désigné par arrêté du président du conseil pour présider en son nom le comité.

M. Théodore Tisserand, conseiller d'Etat, chargé de la direction des services du cabinet du président du conseil, ministre des Affaires étrangères, est nommé secrétaire général du comité, et M. Génie, chef du cabinet de M. Léon Bourgeois, secrétaire général adjoint.

TRIBUNAUX

Tué par une auto militaire

Le lieutenant Moucheon, commandant la 29^e section des auto canons, se rendait, le 9 mars dernier, d'Armentières à l'arsenal de Puteaux. Le lieutenant conduisait lui-même l'automobile dans laquelle se trouvaient outre le chauffeur, deux officiers. En traversant Saint-Denis, l'auto renversa, à la hauteur du pont de Sins-sous, M. Chantoliseau qui traversait la chaussée pour monter dans un tramway en station. L'infortuné piéton fut tué. Le lieutenant Moucheon comparait devant le deuxième conseil de guerre sous l'inculpation d'homicide par imprudence et pour violation des règlements civils et militaires. Le défenseur, M^{re} Gautier-Hougeville, a fait valoir que si son client, qui se trouvait en service commandé, allait à une vitesse supérieure à celle prescrite par l'arrêté municipal, c'était dans l'intérêt de la défense nationale. Le lieutenant Moucheon a été acquitté.

Les fraudes alimentaires

Sur réquisition du service de la répression des fraudes, le parquet poursuivait devant la 8^e chambre correctionnelle M. Cerf, qui vendait du pâté à l'andouille comme « pur porc ». Le commerçant indiquait sur les étiquettes dont il entourait son produit : « Conforme au décret du 15 avril 1912 », sans y insérer le mot « Anylard ».

Après plaidoirie de M^{re} Théodore-Valsenti, le tribunal a condamné M. Cerf à 25 francs d'amende.

La responsabilité de l'Etat

Un jeune élève du lycée Buffon, M. Hénon, avait, se trouvant dans la grande cour du lycée, reçu un projectile qui l'avait gravement blessé à l'œil. L'Etat avait été actionné en la personne du préfet de la Seine.

La 3^e Chambre du tribunal avait, sur plaidoirie de M^{re} Charles Philippe, débouté le préfet de la Seine, représenté par M^{re} Gouzy, d'une demande d'enquête pour exonérer l'Etat de sa responsabilité. La 1^{re} chambre de la Cour, confirmant ce jugement, a, en outre, accordé au père du jeune Hénon une provision de 3,000 francs, en attendant communication du rapport de l'expert.

Faits divers

Arrestation d'un meurtrier. — Le 17 mai dernier, une dame Léontine Marie, âgée de trente-cinq ans, demeurant rue des Pyrénées, était victime d'une tentative de meurtre. Un inconnu la frappait de deux coups de couteau et prenait la fuite.

L'enquête faite par M. Beaurain, commissaire de police du quartier, a amené hier l'arrestation du coupable, un nommé Jean Arnaud, âgé de cinquante ans, ouvrier brasseur, demeurant rue Villu.

Le feu. — A 11 heures 30, hier matin, le feu s'est déclaré dans un logement situé 29, rue des Belles-Feuilles, et occupé par Mlle Lafarge.

Les pompiers de la rue des Réservoirs s'en sont rendus maîtres après une heure de travail. Les dégâts purement matériels, sont assez importants.

Nouvelles exécutions en Belgique

MAESTRICHT, 7 juin. — Les *Nouvelles* annoncent que par jugement en date du 22 mai 1916, le tribunal de campagne a condamné :

MM. Alphonse Ramet, employé de commerce à Verviers; Victor Lemoine, garron de café à Verviers et Alphonsine Ramet, tailleur à Verviers, à la peine de mort.

Mme veuve Louise Ramet, née Mathieu, négociante à Verviers, a été condamnée à dix ans de travaux forcés.

MM. Alphonse Ramet et Victor Lemoine ont été fusillés.

La peine prononcée contre Alphonsine Ramet a été commuée en travaux forcés à perpétuité.

Le Plus Puissant
FORTIFIANTS DES



dont l'emploi est indispensable pendant les chaleurs pour combattre le manque d'appétit et des forces.

VIN DE VIAL
Quina, Viande
Lacto-Phosphate de Chaux

Essentiel aux Convalescents, Vieillesse, Femmes, Enfants et toutes personnes débiles et délicates.

DANS TOUTES PHARMACIES

LES CONTES D'EXCELSIOR

"Ceux de la nuque"

XVIII

LE SAUVEUR

Chez Madame de Sermaize.
C'est son jour. Il est 3 heures.

RISSETTE, robe de pékin hélioïrope et blanc, beau-
coup de volants, plusieurs petits collets. — Je ne
vous dérange pas en venant d'aussi bonne heure,
Tante Louise?...

M^{me} DE SERMAIZE. — Non, mon petit, pas du tout...
RISSETTE. — C'est que, voilà... j'ai donné rendez-
vous à Horty...

M^{me} DE SERMAIZE. — A Horty... vraiment?... Ça
ne te ressemble guère... car, habituellement, tu as
plutôt l'air de l'éviter, ce bon Horty...

RISSETTE. — Parce qu'il n'a pas du tout les mêmes
idées que moi sur beaucoup de choses...

M^{me} DE SERMAIZE. — Tu pourrais même dire sur
toutes...

RISSETTE. — Mais... cette fois, il a été très gentil...
très... Il a bien voulu se charger de... d'une com-
mission pour moi... Je voulais demander ça à Papa...
mais il est introuvable, Papa!... (regard interroga-
teur.)

M^{me} DE SERMAIZE. —

RISSETTE. — Je suis allée trois fois au moins pour
le voir... On m'a répondu qu'il passait presque tout
son temps aux Frères Saint-Jean-de-Dieu... Savez-
vous ce qu'il y va faire?...

M^{me} DE SERMAIZE. — Dame!... je présume qu'il
y va voir un, ou des blessés...

RISSETTE. — Je le pensais aussi... mais j'ai ques-
tionné Baptiste, qui m'a répondu d'un air mysté-
rieux qu'il ne savait pas du tout ce que Monsieur
le Comte allait faire à l'hôpital... Alors, comme Bap-
tiste sait habituellement tout ce que fait Papa... j'ai
pensé... (elle s'arrête.)

M^{me} DE SERMAIZE. — Tu as pensé?...

RISSETTE. — Qu'il y a là quelque jolie petite Croix-
Rouge qui intéresse Papa...

M^{me} DE SERMAIZE. — Mon petit, tu te fourres le
doigt dans l'œil jusqu'au coude... C'est pas ce genre-
là, Saint-Jean-de-Dieu!... Il y a des Sœurs d'abord,
de charmantes Sœurs blanches... et des dames de la
Croix-Rouge aussi... Mais celles-là, en admettant
que ton papa s'intéresse à elles, elles ne s'intéres-
seraient pas à lui... du moins au sens où tu l'en-
tends...

RISSETTE. — Horty a un blessé chez lui... C'est-à-
dire un convalescent... Le saviez-vous?...

M^{me} DE SERMAIZE, sans conviction. — Non...

RISSETTE. — Je lui avais téléphoné que j'irais le
voir au sujet d'un renseignement qu'il doit me don-
ner... Il m'a répondu de ne pas venir, parce qu'il était
en train d'installer un ami blessé qui venait passer
chez lui son congé de convalescence... et il m'a donné
rendez-vous ici, à trois heures... (agilée) Il est en
retard!...

M^{me} DE SERMAIZE. — Pas de beaucoup... Qu'est-
ce que tu as à trépigner comme ça, mon petit?... Il
est donc bien important, ton rendez-vous?...

RISSETTE. — Oui... il s'agit d'avoir des renseigne-
ments très précis et très certains sur... sur...

M^{me} DE SERMAIZE, narquoise. — L'homme au
turban?...

RISSETTE. — Ah!... vous le saviez?...

M^{me} DE SERMAIZE. — Oh! pas du tout!... Mais je
m'en doute... parce que cet individu me semble seul
capable de t'intéresser à ce point...

RISSETTE. — Vous trouvez ça mal?...

M^{me} DE SERMAIZE. — Très mal... aussi mal que
possible!... D'abord, je trouve tout à fait vilain d'ou-
blier aussi vite un mari comme le tien...

RISSETTE, prête à pleurer. — Mais je ne l'oublie
pas, Tante Louise... Comme je l'ai déjà expliqué à
vous, à Papa, à Jacqueline, j'ai été accoutumée par
Paul à une adoration, à une facilité de tout... Je
n'avais à commander que mes robes et mes cha-
peaux... Les domestiques, les réceptions, la maison,
tout ça marchait sans moi... Je n'avais qu'à me lais-
ser vivre... A présent, j'ai toujours autant d'argent,
c'est vrai... mais ça me fatigue de m'en servir...

M^{me} DE SERMAIZE. — Ça ne fatiguerait pas
l'homme au turban, va, tu peux être tranquille...

RISSETTE. — Pourquoi dites-vous ça?...

M^{me} DE SERMAIZE. — Parce que ça m'a l'air d'un
type qui la connaît dans les coins... et qui vous mè-
nerait, ton argent et toi, par des petits chemins où
il n'y aurait pas de pierres...

RISSETTE. — C'est au sujet de ce mariage qu'Horty
a demandé des renseignements... D'abord l'adresse

exacte du château où vivent les parents de Monsieur
de Paroly... Ensuite, des détails précis sur sa blessure
et la façon dont il l'a reçue... Je lui avais demandé
tout ça... mais...

M^{me} DE SERMAIZE, goguenarde. — Il ne t'a pas ré-
pondu?...

RISSETTE, sincère. — Si... mais pas comme je vou-
drais...

M^{me} DE SERMAIZE. — Dis-moi vite, mon petit...
car je viens d'entendre le timbre, et c'est, ou Horty,
ou des généraux... ce qui peut te séduire dans cet in-
dividu?... Il est vulgaire et ridicule... Il n'a aucun
usage du monde et il parle français comme un bou-
gna... Alors?...

RISSETTE. — Oui... mais c'est visiblement un hé-
ros... C'est, visiblement aussi, un martyr...

M^{me} DE SERMAIZE. — Que de choses visibles!... Il
n'y a que sa blessure qui ne l'est pas!...

LA BELLE MADAME TREILLE, elle entre, suivie de
Mme de Lavallée-d'Auge et d'Horty. — Nous étions
en train d'admirer vos pivoines...

M^{me} DE LAVALLÉE-D'AUZE. — Et vos pensées!...

HORTY. — Et vos roses!... (à Rissette) Pardon, pe-
tite Madame... je suis en retard, n'est-ce pas?...

RISSETTE. — Oui... mais pourvu que vous ayez les
tuyaux, c'est tout ce que je demande...

LA BELLE MADAME TREILLE. — Des tuyaux sur
Verdun?... J'en ai, moi!... (à Mme de Sermaize)
Vous vous bouchiez les oreilles?...

M^{me} DE SERMAIZE. — Oui... je ne veux pas les en-
tendre...

LA BELLE MADAME TREILLE. — Pourquoi?...

M^{me} DE SERMAIZE. — Parce que je sais qu'ils se-
ront désastreux, sinistres, etc... etc...

HORTY, étonné. — Ça vous impressionne?...

M^{me} DE SERMAIZE. — Oh! pas du tout!... Mais
ça m'agace!...

HORTY, à la belle Madame Treille. — Mme de
Sermaize ne veut rien savoir... Mais moi je vou-
drais connaître le tuyau en question... Quel est le
général idiot ou traître?...

LA BELLE MADAME TREILLE, sans voir l'ironie. —
Il n'y en a pas...

HORTY. — Alors, tant mieux!... Y a du bon!...

LA BELLE MADAME TREILLE. — Pas que je sache,
du moins...

HORTY. — La restriction me rassure... Alors, c'est
un sémaphore qui a flanché... ou même une division?...
(Air souriant) Peut-être un corps d'armée tout en-
tier?... Non?... Alors, c'est nos canons qui explosent
au lieu de partir?...

LA BELLE MADAME TREILLE. — Vous voulez rail-
ler, mais...

RISSETTE, à demi-voix. — Au lieu de blaguer,
vous feriez mieux de me donner mes renseigne-
ments...

HORTY. — Ça m'est impossible... je ne les ai pas...
Mais vous les aurez... On vous les donnera à vous-
même...

RISSETTE. — Qui ça?...

HORTY. — Celui qui sent peut vous les donner...
un officier...

RISSETTE. — Qui s'appelle?...

HORTY. — Le capitaine Gouillat...

RISSETTE. — Quel drôle de nom!... (Elle rit.) Il sait
ce qu'a fait exactement le vic... Monsieur de Paroly...

HORTY. — Exactement...

RISSETTE. — Comment ça?...

HORTY. — Il ne l'a pas quitté...

RISSETTE. — Et l'adresse du château?...

HORTY. — Il vous la donnera... s'il la sait...

RISSETTE. — Comment, s'il la sait... Il n'est pas sûr
qu'il la sache?...

HORTY. — Non... Mais s'il ne la sait pas, alors
personne ne la saura...

RISSETTE. — Et où perche-t-il, ce capitaine... je
ne sais plus comment?... mon sauveur, enfin?... Car il
sera mon sauveur...

HORTY. — Je le crois... Où il perche, je ne m'en
doute pas... mais vous le trouverez au ministère de
la Guerre, de dix heures à midi et demi et de deux
à cinq heures... Voici... (Il tend à Rissette un petit
papier.) Le capitaine Gouillat... Bureau X...

RISSETTE. — Merci... mais...

HORTY. — Quoi?...

RISSETTE. — Jamais je n'oserai y aller toute seule...

(Celine) Voulez-vous venir avec moi?... Vous seriez
si gentil?...

HORTY. — Oh!... je vous gênerai peut-être...

RISSETTE. — Je vous en prie?... Je vous en prie, ne
dites pas non?...

HORTY. — Eh bien! quand vous voudrez... Faites-
moi signe...

RISSETTE. — A quelle heure êtes-vous chez vous?...

HORTY. — Tout le temps... J'ai un grand blessé,
moi aussi!...

Gyp.

THÉÂTRES

A la Comédie-Française. — La Comédie-Française remon-
trera prochainement sur l'affiche : *On ne badine pas avec l'amour*,
d'Alfred de Musset, avec une distribution en partie nouvelle.

A l'Opéra-Comique. — L'Opéra-Comique a donné hier la
Répétition des Contes de Madame Sans-Gêne, dont la
première représentation sera donnée samedi 10 juin, en ma-
tinée de gala, au profit des soldats aveugles et des réfugiés
des Ardennes. Le compositeur, Umberto Giordano, venu spé-
cialement à Paris à cette occasion, dirigeait l'orchestre. L'in-
terprétation hors de pair et la mise en scène particulièrement
soignée ont produit le plus grand effet.

Concerts du Jardin du Luxembourg. — Aujourd'hui aura
lieu le premier grand festival d'œuvre classique et moderne
avec solistes, instrumentistes et chanteurs. Orchestre des
Concerts-Rouge : 50 musiciens.

Aux Concerts-Rouge. — A 20 h. 30, concert symphonique
avec le concours de M. J.-L.-A. Lemaire, violoncelliste, et de
Mlle Raymonde Jacques, harpiste, premier prix du Conserva-
toire.

Le Cercle du Soldat à Marseille. — Par les soins du Syn-
dicat d'Initiative de Provence, on a, ces jours derniers,
inauguré au Prado le Cercle du Soldat. Cette cérémonie,
présidée par le gouverneur militaire de Marseille, fut suivie
d'un très beau concert au cours duquel le grand artiste
qu'est Léon Second a dit d'une façon magistrale une *Ode
aux croix de guerre*, de notre excellent confrère le poète
Paul Barlatier. L'auteur et son interprète furent confondus
dans une longue et très chaleureuse ovation.

JEUDI 8 JUIN

La matinée

Comédie-Française. — A 14 h. 30, *Le Bonhomme jailli*, *La
Vieillesse des armes*, *la Mégère apprivoisée*.

Opéra-Comique. — A 14 h. 30, *le Jongleur de Notre-Dame*,
Phryné.

Odéon. — A 2 heures, *Tricouche et Cacouet*.
Même spectacle que le soir : *Apollo*, 2 h.; *Bouffes-Parisi-
ens*, 2 h. 45; *Châtelet*, 2 h.; *Gaité-Lyrique*, 2 h. 30;
Gymnase, 2 h. 30; *Porte-Saint-Martin*, 2 h. 45; *Palais-Royal*,
2 h. 30; *Renaissance*, 2 h. 30; *Variétés*, 2 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia. — (Voir programme soirée.)

Gaumont-Palace. — A 2 h. 30. (Voir programme soirée.)

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (21, Bd des Halles). —
(Voir programme soirée.)

Omnia-Palé (à côté des Variétés). — (Voir programme
soirée.)

Tivoli-Cinéma. — A 2 h. 30. (Voir programme soirée.)

Folies-Dramatiques-Cinéma. — (Voir programme soirée.)

La soirée

Comédie-Française. — A 8 h. 45, *les Ranzans*.

Opéra-Comique. — Samedi, à 7 h. 45, *la Traviata*, *Lumière
et papillons*.

Odéon. — A 8 h. *Tricouche et Cacouet*.

Théâtre Antoine. — Relâche.

Ambigu. — A 8 heures, *la Femme X...*

Apollo. — A 8 h. 15, *la Demoiselle du Printemps*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, *Palash et Perlmutter*.

Châtelet. — Matinée jeudi et dimanche, 2 heures. Soirée
sam. et dim., 7 h. 30, *les Exploits d'une petite Française*.

Gaité-Lyrique. — A 8 h. 30, *le Contrôleur des wagons-lits*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 40, *le Château de la mort lente*.
(Matinée mercredi.)

Gymnase. — A 8 h. 50, *la Charrette anglaise*.

Théâtre Marigny. — A 8 h. 30, la revue.

Théâtre Michel. — A 8 h. 30, *Une nuit orageuse*. A 9 h., *Paris*.

Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 45, *la Flambee*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Veilleur de nuit* (Sachs Gullry,
Charlotte Lysès), *Chez les Benoiton*. Matinée jeudi et dim.

Renaissance. — A 8 h. 40, *l'Hôtel du Libre Echange*.

Tréport-Lyrique. — A 8 h. 15, *Fra Diavolo*.

Variétés. — A 8 h. 30, *la Belle de New-York*.

Vauvillie. — *Jules César*. Tous les jours, matinée à 2 h. 30,
soirée à 8 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Central 41-88). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes
et attractions. Le plus beau spectacle de music-hall.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *Sur le front d'Orient*;

les Obsèques du général Gallieni. Loc. 4, rue Forest,
de 11 à 17 heures. Tél. Marcadet 16-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (21, Bd des Halles). —
De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Palé. — *Panther* (sensational); *le Soupeur tra-
gique* (Duquesne et Georges Waguen, Actualités militaires).

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mal. et soir.

Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Tivoli-Cinéma. — *Maître, Le Soupeur tragique, les Chânes
aux Armées d'Alsace*.

Communiqués

L'Union Nationale pour l'Exportation des Produits
Français, présidée par M. Raoul Pérot, ancien ministre du
Commerce, publie sa circulaire N° 4 annonçant qu'elle orga-
nise la participation des industriels et commerçants français
à la foire annuelle de Nijny-Novgorod. Il est superflu d'in-
sister sur l'intérêt puissant qui s'attache à cette importante
manifestation. Notre gouvernement a si bien compris qu'il
s'agissait de prendre nettement position pour développer
nos relations en Russie, qu'il n'a pas hésité à donner son
appui à cette heureuse initiative.

Les inscriptions sont reçues au siège de l'Union, 2, rue
Lafitte, Paris. Elles seront closes le 30 juin, auquel rempla-
cement ne pouvant être garanti passé cette date.

SITUATIONS

Brochure envoyée franco
PIGIER rue de Rivoli 53, Paris.

"EXCELSIOR" RETRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale
La vie artistique
Les procès importants
Les accidents graves

Les événements locaux
La vie économique
Les sports
Tous faits pittoresques

Les pages de Madame

CAUSERIE FÉMININE



Coquetterie

Une petite amie d'Excelsior m'a fait cette semaine l'amitié de ses confidences. Et je dois avouer que son état d'esprit me paraît assez extraordinaire chez une jeune fille. Elle m'a dit :

— Mais ne me trouve pas assez coquette. Pour moi la coquetterie me déplaît, car je ne suis pas jolie et seulement jeune. J'ai vingt ans. Mais ma famille serait heureuse de me voir changer et devenir coquette.

N'avais-je pas raison de vous laisser tout d'abord deviner combien cette lointaine petite amie est différente, sous ce rapport, de la jeunesse féminine en général ? En effet, ce n'est pas ordinairement l'absence de coquetterie qu'il faut combattre chez les grandes filles de vingt ans, mais bien son excès. Aussi dois-je me ranger à l'avis de cette famille, très sage à n'en pas douter, qui dit à Marie-Rose :

— Tu n'es pas assez coquette pour ton âge.

Car la coquetterie bien comprise est un véritable devoir que l'on se doit à soi-même et dont profitent, par surcroît, les gens qui nous entourent et nous aiment. Et n'être pas jolie est la dernière des raisons que l'on peut invoquer pour négliger de remplir ce devoir. Alors que la beauté la plus régulière se suffit à peine à elle-même, il est impossible d'accepter le « manque de beauté » sans essayer d'y remédier.

Ainsi, Marie-Rose prétend n'être pas jolie. La belle affaire, surtout lorsqu'on a vingt ans ! Mais parce qu'elle est désagréablement influencée par cette idée, Marie-Rose, dès le matin, en se levant, se sent d'humeur chagrine et découragée. Alors, elle se coiffe n'importe comment, endosse n'importe quelle robe, et, après un coup d'œil furieux à son miroir parce qu'il lui renvoie une image qui, a priori, peut sembler déplaisante, Marie-Rose commence à vivre sa journée.

Et sans être une devineresse, je suis persuadée que, quels que soient l'intérêt, des occupations ou la variété des plaisirs qui la remplissent, la vie de Marie-Rose n'est pas drôle ; car, dans sa famille, dans le monde, à la promenade, aux conférences, partout enfin, elle ne se rend qu'avec cette arrière-pensée que doit nécessairement refléter son visage triste :

— Il n'y a rien à faire pour me distraire, puisque je ne suis pas jolie.

Eh bien ! si vous ne l'êtes pas, il faut le devenir, Marie-Rose. C'est tout à fait dans l'ordre des choses possibles ; et j'espère que cette certitude seule va suffire à mettre sur vos jeunes traits cette expression heureuse qui leur manque et leur ira si bien.

Puis, en suivant les prescriptions de votre médecin, vous vous assurerez une bonne circulation du sang qui vous fera un teint frais et reposé ; car il ne peut être question de beauté lorsqu'on



ne possède pas cet éclat des yeux et cette netteté de la peau qui dénotent une santé parfaite.

Enfin, lorsque vous aurez rendu vos cheveux souples et brillants, par la méthode qu'Excelsior vous enseigna dans un précédent article, vous posséderez, au moins, la « beauté du diable ». C'est-à-dire la clarté, l'expression, la lumière qui don-

nent tant de charme aux traits les plus irréguliers. Et alors, jeune Marie-Rose, il ne vous restera plus qu'à faire œuvre de coquette.

Dois-je vraiment vous guider aussi en cela ? Et « l'instinct » de plaire ne vous dictera-t-il pas ce qui paraîtra le mieux votre jolie personne découverte ? Toutefois, puisque vous m'avez soumis si gentiment votre « cas », petite Marie-Rose, je veux bien aller avec vous jusqu'au bout de votre tâche.

Et vous devrez agir naturellement à l'envers d'autrefois. A votre réveil, l'idée dominante « ne pas être laide aujourd'hui » guidera tous vos actes. Aussi vous choisirez avec le plus grand soin le genre de coiffure qui s'harmonise le plus parfaitement à « l'air de votre visage », à sa forme, à son type. Si vous en avez un et qu'il soit gracieux, vous chercherez à l'accentuer : c'est déjà un avantage rare d'avoir une « tête de style ».

Et enfin vous songerez à mettre votre robe. Mais avant, consultez la pendule et votre emploi du temps.

J'ai connu autrefois, en province, une vieille



dame qui se vantait, comme d'une gloire, de n'avoir jamais possédé une robe d'intérieur : « Je m'habillais à huit heures du matin, déclarait-elle, pour toute la journée. »

Ainsi, cette excellente personne surveillait sa maison, allait en visite, au sermon, à la campagne, et ne songeait point, au retour, qu'elle promenait parmi ses meubles et ses tapis des vêtements poussiéreux et des souliers aux semelles plus que douteuses. De même qu'elle était sortie sans songer que sa robe se marquait de plusieurs faux plis, par suite de stations trop longues sur une chaise, ou se trouvait déshonorée par quelque tache, par suite d'une visite à la cuisine. Elle me paraissait donc fort à plaindre, mais non pas à imiter, Marie-Rose, puisqu'elle n'était point coquette.

Aussi, vous qui aspirez à le devenir, vous endossez, si aucune obligation ne vous appelle au dehors, une claire et charmante robe qui fera valoir votre teint. Nul corset-sangle n'entravera vos mouvements, qui resteront flexibles et jeunes. Vous serez dans la maison comme une grande fleur vivante qui s'épanouit librement.

Pour la rue, par exemple, je vous conseillerai un peu plus de préméditation dans votre manière d'être. Là encore, étudiez votre genre et non pas dans le but de produire un effet, mais d'accentuer vos qualités naturelles ou acquises. Surveillez vos attitudes, votre démarche : un joli pas, des mouvements harmonieux, une silhouette souple vous assureront le suffrage — qu'il ne faut pas dédaigner, parce que sincère et spontané — de tous les badauds.

Madeline de R...

Mme Madeline de R... répondra à toutes les questions qu'auront à lui poser ses lectrices. Envoyer un timbre de 10 centimes pour les réponses directes.

Correspondance

Marianne. — Question trop délicate et trop personnelle pour que nous puissions nous en occuper. Vous pouvez toujours essayer d'une annonce.

Jacqueline de B... — Pour vos premières questions, attendez l'article de jeudi prochain. Quant à la moustache, mouillez-la quotidiennement avec de l'eau oxygénée aux racines ; elle s'affaiblira et vous lâchera, avec vos petits ciseaux, d'un arracher le plus possible, poil par poil, bien entendu.

Mme d'H... — Si, mais il faut mener la petite opération avec prudence pour qu'elle réussisse. Enveloppez les brins de l'algrette dans un sac de mousseline fine ou de linon usé que vous condrez à grands points et que vous serrerez autour de la tige de l'algrette. Ainsi protégée, vous la remperez plusieurs fois, en l'agitant légèrement, dans une eau tiède et savonneuse, très mousseuse. Au sortir de ce bain, vous rincerez soigneusement l'algrette, toujours enveloppée, dans l'eau claire et tiède. Puis vous détacherez le petit sac protecteur. Les brins mouillés font assez piteuse mine, mais se redressent vite. Séchez rapidement au soleil ou à un mètre environ d'un bon feu ou d'un radiateur en la suspendant par la tige, car le poids de l'eau ferait casser les brins de l'algrette.

Ambulance, Rambouillet. — Je cherche pour le raphia.

MARTINE ET SYLVIE

L'EAU ET LE VIN

— Donc, nous allons au restaurant ?
— Ma chère Sylvie, cela est-il si intimidant ?
— Non... Mais en temps de guerre...
— En temps de guerre plutôt qu'en d'autres temps !... Beaucoup de jeunes femmes peuvent manquer de cuisinière ; ou bien si elles se sont réfugiées chez des parents, fuient, tel soir, des invités trop fatigants, ou bien encore, sans autre prétexte, dînent au restaurant afin de n'être pas seules, pour chanter, pour se distraire, ce qui est autorisé, recommandé, ordonné...
— Mais à quel restaurant ?...
— N'importe. Mieux vaut toutefois ne pas aller dans de trop grandes maisons, mais en choisir une aussi charmante que modeste. On va à la découverte de Paris... Et quand on a découvert dans Passy ou près des berges de la Seine un coin bien frais qui sent l'été, où le maître d'hôtel est respectueux et le vin agréable...
— Le vin !... Vous, Martine, une moderne, vous buvez du vin ?
— Eh ! là... Quels sont ces cris ? Bien entendu, je bois du vin. Car je ne suis ni albuminurique, ni diabétique...
— Las ! Las !... Epargnez-moi ces noms horribles... Mais vous êtes une moderniste incurable. Et je sais que les modernistes sont pour l'eau !...
— Où avez-vous pris cela, ma chère ?... Dans un livre de snobisme datant de 1893. Il fut, en effet, à la mode, à cette époque, de boire de l'eau...
— L'eau fraîche à la lèvres, à la gorge et qui laisse l'esprit libre...
— Dans un corps *idem*. Je suis certaine que vous me croyez végétarienne ?...
— Bien entendu !...
— Erreur ! Erreur et balte-là !... Ecoutez, petite Sylvie, je ne veux point vous faire un cours de médecine. Mais l'eau pure et la salade, c'était bon pour les nymphes de l'Hellade qui vivaient dans une atmosphère idéalement pure... Nous autres qui vivons à Paris, nous avalons tous les jours, sous forme de poussières, mille toxines...
— Oh ! oh !...
— Et comme ce ne sont pas les doigts des dieux qui préparent nos aliments...
— Gazez... gazez...
— Il faut, comme dirait Molière, défendre nos intestins qui se déminéraliseraient, s'affaibliraient et s'effriraient, grâce à votre régime, à toutes les maladies possibles, impossibles et autres... Il faut...
— Grâce... Vous parlez, non comme Molière, mais comme un prospectus : j'attends la réclame. Pour quel remède préchez-vous ?
— Pour le bon vin de France : Bourgogne : clair



à la bouche, chaud au cœur ; Bordeaux, tiède au nez ; et frais aux veines ; Champagne...

— Arrêtez-vous... Je consens au bordeaux... pour commencer. Mais un tout petit doigt... Et vous savez, Martine, pour tout avouer, dans un joli cristal, cela m'a quelquefois fait envie, votre bourgogne. Cela fait valoir les roses, dans le vase à côté...
M. G.-M.

AU PETIT-PALAIS

Un nouveau don de M. Jacques Toubaloff

Une vente d'œuvres du sculpteur Desbois vient d'être offerte au musée du Petit Palais, et nos collectionneurs d'art s'enthousiasment de ce don précieux, grâce à la générosité du grand amateur, M. Jacques Toubaloff, qui déjà, en plusieurs occasions, légua aux musées parisiens des trésors de beauté.

Il s'agit cette fois de vingt-cinq maquettes originales et de onze pièces de métal, argent, étain et or. La vitrine Desbois sera placée au voisinage de la série des Harpignies, que le Petit Palais, entre autres présents de la même main, doit à la munificence de M. Jacques Toubaloff.

Les pages de Madame

Croquis de la Semaine



Les robes de lingerie

Les jours où l'on a besoin d'une fourrure ne sont pas rares cette année. On songe pourtant qu'il y aura des jours chauds et que lorsque viendront ces jours chauds il nous faudra des robes légères.

Celles de l'année passée sont encore très bien, en les modifiant légèrement. Rien n'est plus aisé, car il n'y a point la difficulté des étoffes à assortir. Tous les tissus blancs se mélangent heureusement : tulles, mousseline, voiles, linons et dentelles de tous réseaux voient très agréablement.

Quelques modèles croqués en bonne source vous montrent ce que sont les robes légères actuelles.

La première est en voile rose imprimé de fleurettes bleu assez foncé ; toute la jupe est faite avec ce tissu, le corsage est en voile uni très légèrement rehaussé de soutache bleue formant également bracelets aux manches. Un col de tissu imprimé comme la jupe laisse un aspect très simple à l'ensemble.

Le second croquis est en organdi mauve ; à la jupe ronde cerclée de volants plissés ou gaufrés s'assortit un amusant collet également en organdi garni des mêmes volants. Ces pèlerines de mousseline sont une des nouveautés de la saison ; elles s'inspirent visiblement des modes de la Restauration, car il y en a de nombreux modèles sur les gravures du temps.

Le croquis suivant est une robe légère pouvant convenir aux mamans. C'est une tunique de tulle brodé ourlée d'un biais de tulle uni.

Elle est très chic, avec son col montant surprimant tout effet de guimpe. Cette tunique de dentelle peut-être, suivant les préférences, posée sur une jupe de shantung, de taffetas ou de mousseline de soie claire ou sombre.

Voici enfin, pour terminer, la robe de lingerie classique. Celle-ci est en mousseline garnie de broderie anglaise et de fillet fin. La jupe est coupée d'un large entre-deux de broderie encadrée de dentelle. Le corsage, entièrement fait d'entre-deux, de broderie et de dentelle, bien dégagé de l'encolure complète une adorable robe de jeune fille.

La robe légère de tous genres est souvent en raison de son aspect fin assez facile à faire avec l'aide d'une femme de chambre habile ou d'une ouvrière adroite. Très coûteuse en général dans les grandes maisons, elle peut être établie à très bon compte si on la fait chez soi, car il est très rare qu'on ne trouve point à utiliser quelques coupes de broderie ou de dentelles et, à l'occasion, le tulle soulaché remplace fort bien broderies et dentelles.

Jeanne Farmant.

PETITE CORRESPONDANCE

Mme Y. G. — Vous éclaircirez votre teint et ferez disparaître vos taches de rousseur, avec le lait de fraîcheur de Mme Rambaud, 8, rue Saint-Florentin, Paris. Demandez le catalogue.

Caquette. — Les femmes les plus élégantes portent certes des robes larges mais faites en tissu si souple que la silhouette actuelle n'a vraiment rien de celle du Second Empire !

BLOC-NOTES

CORPS DIPLOMATIQUE

Lady Alan Johnston, femme du ministre de la Grande-Bretagne aux Pays-Bas, est arrivée à Paris venant de Londres. Lady Johnston a fondé l'un des derniers l'ambulance de Ris-Orangis (Seine-et-Marne).

INFORMATIONS

Lors de sa dernière visite au front belge le président de la République a décerné des croix de guerre à L.L. J.J. R.R. les généraux **Saint et Napoléon de Bontin**, sous-lieutenants d'artillerie.

Ces généraux, frères de l'archiduchesse **Marie**, femme de l'archiduc **Robert d'Autriche**, se sont, à la première heure, déclarés pour le camp des Alliés et se sont engagés dans l'armée belge, où ils se sont vaillamment battus en première ligne.

Le **général de Bontin** est de retour à Paris, venant d'Italie.

NAISSANCES

La **naissance de Louise-Marguerite** a mis au monde le 6 : Jean-Claude.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

M. **Paul Béra**, veuve de l'ancien ministre, résident général de l'Indochine, décédé chez sa fille aînée, 5, rue Henri-Bernier. Elle consacra ses dernières forces à l'organisation des secours aux réfugiés belges et français, aux familles de jeunes gens de l'armée belge.

M. **Trépo**, conseiller à la cour d'appel de Rennes, frappé d'apoplexie, décédé en possédant les archives de la Loire-Inférieure, à Nantes.

M. **Henri de Selve**, du 68^e d'infanterie, mort pour la France, près de Toulon, victime de la crise de guerre.

M. **Georges Solier**, ancien président du tribunal de commerce de la Seine, administrateur des chemins de fer P.-L.-M., du Crédit Foncier de France, vice-officier de la Légion d'honneur, décédé en son domicile, 81, rue de Montcau.

M. **Le Comte de Lamoignon**, d'Idreuil, douanier, mort du chef d'escadron d'Idreuil, de l'école d'un corps d'armée, décédé en son domicile, 83 bis, rue de Valenciennes, âgé de soixante-quatre ans.

M. **Henri Delfon de Pampalou**, né Marie-Antoinette du M. de Maticourt, décédé subitement au château de Laschelles (Seine-et-Marne).

M. **René de la Grandville**, décédé au château de la Berthelette (Maine-et-Loire), à soixante-neuf ans. Il fit, comme sous-lieutenant de lanciers, la campagne de 1870.

M. **Paul-Louis Lévêque**, commandeur de la Légion d'honneur, dont les deux fils, Henry et Jean Lévêque, sont au front, décédé à l'âge de soixante-cinq ans.

M. **Edmond Lévêque**, décédé âgé de soixante-seize ans, en son domicile, 91, avenue Victor-Hugo.

M. **Paul Lévêque**, chevalier de la Légion d'honneur, décédé en son domicile, 91, avenue Victor-Hugo.

Les ecclésiastiques mobilisés

La commission de l'armée a décidé, hier, d'inscrire à l'ordre du jour d'une de ses plus prochaines séances la proposition de loi de M. **Sixte-Quenin** concernant la meilleure utilisation des forces mobilisées.

Il s'agit des ecclésiastiques mobilisés comme infirmiers ou brancardiers, dont M. **Quenin** demande le versement dans les corps de troupes ou linaires.

Le président a donné lecture de l'état de notre approvisionnement en matériel d'artillerie lourde.

BOUILLON DUVAL EN CUBES VERTS

GROS : 317, Rue de Belleville - Paris

Envoi franco 6 échantillons avec Bon-Prime contre 6 fr. 80.

CINZANO
VERMOUTH

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 8 JUIN 1916

La Rose de Provins

ROMAN

PAR

M^{me} Claude LEMAITRE

CHAPITRE XX

Cette douleur exprimée avec une véhémence enfantine remit en quelque sorte Clotilde dans son caractère d'autrefois. Elle était de celles qui se font un devoir de supporter avec discrétion, ce qui équivaut à distinction, les peines de la vie. Elle avait la pudeur de sa douleur, parce qu'elle savait très bien que cette pudeur est l'essence même, la saveur et la valeur d'une âme féminine.

— Ma fille, soit calme, murmura Mme Durand de Bland à Monette.

Son regard était celui dont elle disait autrefois à l'adolescente distraite à l'église :

— Tiens-toi bien, tourne la page de ton livre de prières et lis.

Le feuillet était peut-être cette fois celui du *De profundis*. Clotilde en était même persuadée, mais justement parce qu'elle se trouvait devant la grande tragédie de l'intimité, la mort d'un être chéri, elle reprenait assez de force pour recevoir avec dignité le coup du destin.

Mme Durand de Bland, accablée depuis quelques semaines, retrouvait ce qu'il lui fallait d'énergie

LES SPORTS

AVIATION

Pégoud vengé. — On se rappelle comment Pégoud succomba au cours d'un combat aérien au-dessus de Chavannes-sur-Étang (Alsace). Son adversaire, l'aviateur allemand **Kandulski**, fils d'un banquier de Berlin, vient d'être à son tour frappé à mort par un de nos jeunes aviateurs, au-dessus de Mulhouse.

ESCRIME

Les Championnats interscolaires. — Étant donnée la jeunesse d'une partie des concurrents engagés, la commission a décidé la formation d'une catégorie d'une catégorie Juniors (âges de moins de seize ans au 1^{er} mai) facultative.

En outre, à la demande de plusieurs officiers et amateurs, une épreuve de sabre (arme de guerre), aura lieu. Cette épreuve est dotée de prix par M. **Luzzo** et le **club Ruzé**.

BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

du 7 juin 1916

Notre marché du mercredi avait attiré aujourd'hui à la Bourse du Commerce une affluente un peu plus nombreuse qu'aux précédentes réunions; mais les affaires n'ont pas été plus actives à cause de la taxation, les prix ne présentant pas la parité de ceux réalisés dans les départements autres que Seine, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne.

Le blé n'est pas coté; il vaut toujours 35 à 35,50 dans le rayon de Paris; la farine pour l'Est et le Midi, 41,50 à 45 fr. Les issues, en raison des arrivages de fourrages plus abondants, sont faibles de 15 à 15,50; les seigles, 30 à 31 francs.

Les orges de brasserie sont recherchées à des prix élevés. En Champagne, on a payé jusqu'à 15 fr.; en Sarthe et Mayenne, 43 fr. départ. Les houblons valent 190 à 200 fr. La récolte se présente bien; la plante se développe vigoureusement.

Les sucres sont vivement enlevés chez les épiciers détaillants, approvisionnés par le Syndicat de l'épicerie.

Huile de lin, même cours, 136 fr.; vendeurs, sans acheteurs.

Aux Halles, ce matin, hausse sur les beurres vendus 275 à 1 fr. le kilo et sur les fromages, camembert, 60 à 80 centimes.

Le Havre cote 12,75, sans affaires.

INFORMATIONS ET NOUVELLES

Les fruits au sirop et les fruits secs, venant surtout de San-Francisco, ne pouvant plus être exportés d'Amérique, ont jeté la perturbation sur les prix en France : ils ont subi une hausse de 20 à 30 0/0 et sont peu offerts.

Un arrêté royal du 2 juin a interdit l'importation des houblons en Angleterre, à partir de jeudi 2 juin 1916.

Le président **Wilson** ayant signé la loi, le tarif douanier actuel peut être considéré comme maintenu, et la suppression des droits comme remise aux calendes grecques.

La Bourse de Paris

DU 7 JUIN 1916

Le léger recul que nous avons à enregistrer aujourd'hui sur notre 3 0/0 a provoqué un peu d'hésitation sur l'ensemble de la cote. Néanmoins, les cours se sont bien tenus et le fond du marché reste orienté vers la fermeté. Du côté de nos rentes, le 3 0/0 est ramené à 62,75. Par contre, le 5 0/0 est soutenu à 83,35, le 3 1/2 0/0 à 90,45.

Parmi les fonds étrangers, l'Extérieure conserve à peu près tout le bénéfice de sa hausse récente à 98,95.

Aux établissements de crédit, la Banque de France est fermement tenue à 4.000; Crédit Lyonnais 1.185.

Peu ou pas de transactions sur nos grands chemins français peu ou pas traités. Les lignes espagnoles se consolident, le Nord-Espagne à 456, le Saragosse à 452, les Andalous à 389.

Le Rio se représente à 1.780.

En banque, les industrielles russes sont bien tenues.

COURS DES CHANGES

Londres, 98,15 1/2; Suisse, 112 1/2; Amsterdam, 217; Pétersbourg, 180 1/2; New-York, 321; Italie, 92 1/2; Barcelone, 596 1/2.

METAUX A LONDRES

La tonne de 1016 kilos, liv. par : Cuivre (fin disp.), 121; étain liv. 3 mois, 120; électrolytique, 112; étain comptant, 183; étain liv. 3 mois, 183 1/4; plomb anglais, 33; zinc comptant, 70; argent, l'once 31 s. 1035, 31 d. 3/4.

CANAL DE SUEZ

ASSEMBLÉE DU 5 JUIN 1916

Extrait du Rapport du Conseil d'Administration

Le rapport entier est envoyé à toute personne qui le demande à la Compagnie, rue d'Astorg, 1, à Paris.

Les recettes de 1915 se sont élevées à 98,228,098 fr. 87, présentant, par rapport aux résultats de 1914, une diminution de 26,893,138 fr. 67. Il était fatal que la prolongation de la guerre entraînât un resserrement croissant du trafic. Malgré l'appoint fourni par les transports de troupes, de matériel, etc., la moins-value des recettes dues au transit des navires a été de 24 0/0. Si l'exercice 1915 était réduit à ses propres ressources, on serait conduit à faire subir au dividende une nouvelle diminution. Mais la mesure de prudence adoptée l'an dernier, par le report à nouveau d'une fraction importante des bénéfices, permet, non seulement de maintenir le revenu net de 120 francs, mais encore de doter 1916 d'un report de 11 millions 1/2.

D'autre part, un relèvement des droits de 0 fr. 50 par tonne a été appliqué à partir du 1^{er} avril dernier. Si les recettes ne s'améliorent pas, le Conseil est résolu à envisager la mise en vigueur d'une seconde surtaxe de même importance. Dans les périodes de prospérité, les armateurs ont été largement associés aux profits de l'entreprise; il est naturel qu'actuellement la Compagnie retire, partiellement et momentanément, les concessions ainsi consenties à ses clients.

Bien que les travaux neufs aient été ralentis, pour y faire face et être en mesure, aussitôt après la guerre, de leur rendre toute leur activité, le Conseil a usé de la faculté d'emprunter laissée à sa disposition. Le succès avec lequel il a pu émettre 100,000 obligations 5 0/0 a mis en évidence le crédit de la Compagnie.

Les événements qui se sont accomplis dans la région du Canal ont resserré la coopération de la Compagnie avec les autorités chargées d'organiser la défense. Grâce aux mesures prises, les menaces sont restées vaines et, plus que jamais, l'on peut envisager avec confiance la sécurité du Canal.

Le Conseil désire reconnaître les efforts du personnel pour assurer la bonne exploitation du Canal, en exprimant une particulière gratitude aux agents d'Égypte qui, souvent placés dans des circonstances difficiles, se sont acquittés de leur tâche avec un mérite qu'il est juste de signaler.

L'Assemblée a approuvé, à l'unanimité, toutes les résolutions présentées par le Conseil d'Administration.

pour exhorter Monette au courage, réparer dans la mesure du possible les traces de fatigue et le désordre de toilette qu'inflige une nuit d'insomnie passée en chemin de fer.

Elle reprit même l'usage de ses grandes manières et remercia Gaspard en quelques paroles émuës de sa sollicitude et de toute la peine qu'il avait prise pour retrouver Didier.

Le jeune homme eût certainement préféré ne pas entendre s'exprimer une telle gratitude. Il voulait sans doute apprendre à Clotilde, à Monette, à disposer de lui en toute sécurité; il voulait être le meilleur ami, et être traité en membre et très-proche de la famille.

Ah! ce jeune homme était plein d'ambition! Mais comme il avait le droit d'en avoir!

Officier, maître de tous les dangers auxquels il s'exposait si délibérément pour la France, il ne doutait plus de rien, ni de la victoire certaine, ni de la réalisation de son rêve d'adolescent. Monette n'avait-elle pas été pendant toute son enfance, alors que, beau papillon d'été elle voletait dans les allées du parc de Bland, la récompense promise à ses succès d'écolier, à ses vertus d'homme et à son mérite de savant et d'officier?

Il la sentait conquise, cette fois, à lui, bien à lui, de cœur et d'intention et il pensait :

— Si je n'ai pas à faire le sacrifice de ma vie, elle sera ma femme.

Il l'avait obtenue cette jolie petite châtelaine si dédaigneuse de ses manières frustes et qui mettait autrefois comme à regret sa main mignonne dans ses grosses pattes rouges de collégien.

— Ah! je vendrai chèrement ma vie à l'ennemi, pensait-il encore, car elle est d'un prix inestimable avec l'espérance d'un pareil bonheur.

Cependant le soleil ayant atteint le zénith des Ayuntamiento de Madrid

cendrait bientôt vers l'horizon et Gaspard guettait avec impatience les premiers signes de son déclin.

Il attendait dans son auberge le moment d'aller chercher les dames de Bland pour les conduire à l'hôpital.

— Vous viendrez l'après-midi, vers trois heures, lui avait dit, le matin, le major.

Les épisodes d'une journée mémorable pour le jeune homme ne se précipitaient pas encore assez à son gré.

Il éprouvait l'ardeur et la soif de vivre qui accompagnent toutes les fièvres, même celles du cœur.

Il dut faire effort sur lui-même pour ne pas devancer l'heure qui lui avait été fixée pour la visite au blessé.

Il se trouva dehors, découvert dans les rues d'Amiens avec tout à coup le sentiment que la moindre parcelle de l'existence d'un officier français était devenue précieuse et qu'il était presque coupable de la perdre en vaine attente.

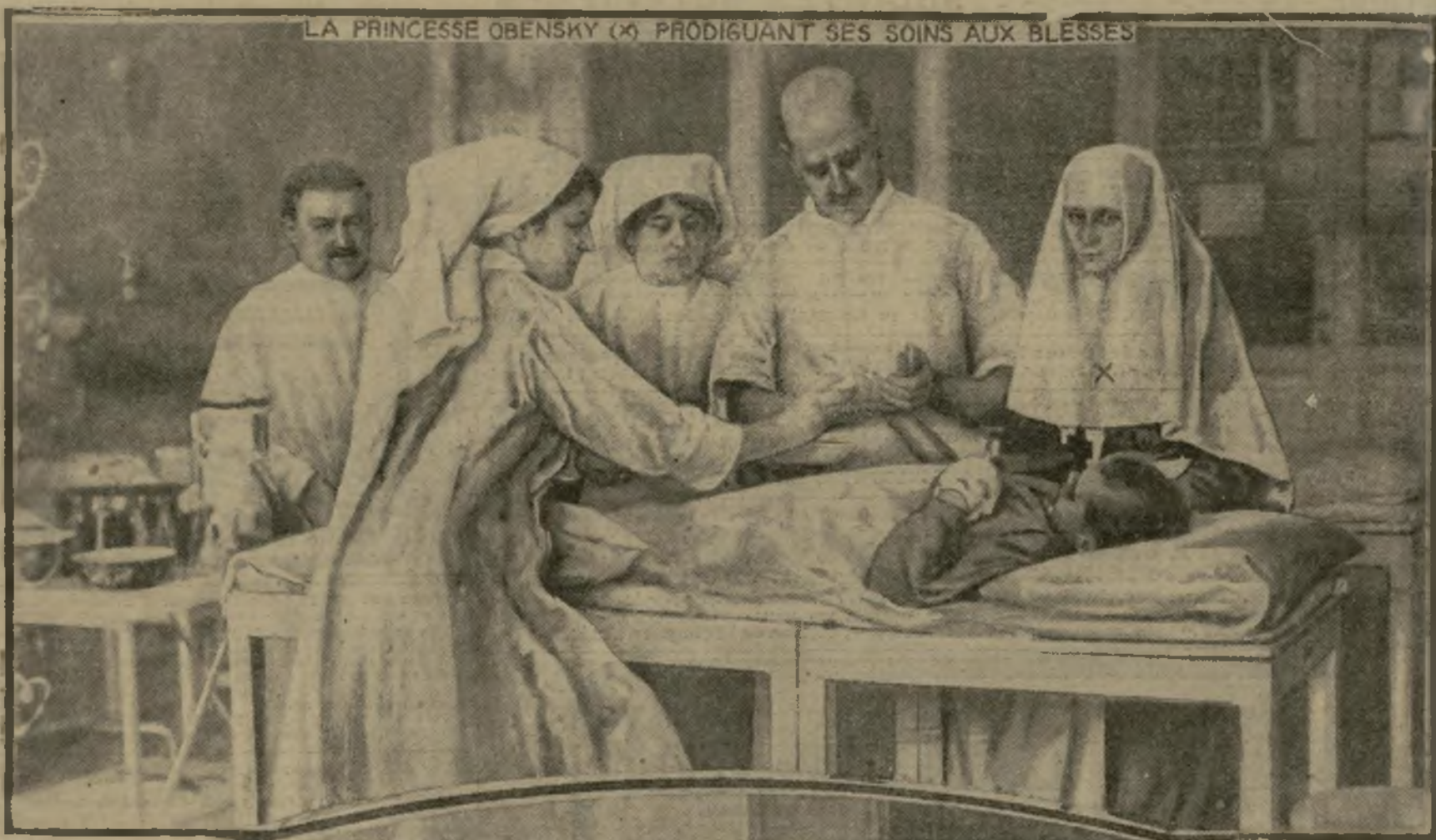
Il errait dans cet état d'esprit quand il se trouva devant la cathédrale, œuvre splendide qui passait à travers les siècles, immuable et respectée comme les nobles principes qu'elle abritait sous ses voûtes.

Gaspard s'arrêta, il regarda son portail et, tandis qu'il admirait le beau Dieu d'Amiens, monument de la piété d'un artisan du treizième siècle, sa pensée vola vers « l'Autre », vers la sœur éprouvée de cette basilique du moyen âge. Reims aux tours branlantes et au clocher ébranlé, la cathédrale souillée, tenaillée, incendiée et subissant en ce moment le martyre des grandes saintes.

Il la connaissait : il se la représentait avec une

Ayuntamiento de Madrid

Un hôpital britannique en Russie



La Grande-Bretagne n'a laissé échapper aucune occasion de témoigner son étroite solidarité fraternelle à tous ses allies. C'est ainsi que des souscriptions y ont été ouvertes avec un immédiat succès pour l'offre, à une grande ville russe, d'un hôpital de 200 lits où les docteurs et les gardes-malades sont anglais, écossais et irlandais. On y soigne tout à la fois des blessés du front et des enfants qui, pour quelque raison, furent victimes de la guerre.